

SOMMAIRE

1. PREMIERE PARTIE :

- 1. LA TECHNIQUE DE LA DISSERTATION PHILOSOPHIQUE**
- 2. SUJETS DE DISSERTATION PHILOSOPHIQUES TRAITES**
- 3. LA TECHNIQUE DU COMMENTAIRE DE TEXTE PHILOSOPHIQUE**
- 4. TEXTES PHILOSOPHIQUES TRAITES**

II. DEUXIEME PARTIE :

VOCABULAIRE PHILOSOPHIQUE.

PREMIERE PARTIE

Mars 2000

LA TECHNIQUE DE LA DISSERTATION
PHILOSOPHIQUE

Mars 2000

LA TECHNIQUE DE LA DISSERTATION PHILOSOPHIQUE :

Toute dissertation nécessite un contenu, c'est à dire un savoir à exposer et une manière d'exposer ce savoir.

Toute dissertation comprend (3) parties : une Introduction, un Corps du devoir et une Conclusion.

I. INTRODUCTION :

Il s'agit à partir d'un sujet proposé de définir le problème du sujet pour préparer le lecteur à ce qui l'attend : deux (2) méthodes s'imposent en général :

1. Poser le problème du sujet en reprenant ses termes, en les précisant, en les présentant sous forme de questions s'ils ne sont pas donnés ainsi et rejeter son analyse détaillé dans le développement. Dans ce cas, l'introduction doit **déboucher** sur une interrogation. C'est l'exemple des genres de sujets suivants : **Philosophie et Idéologie – Vérité et Réalité.**

Dans le premier **cas**, la question est formulée comme suit : **Toute Philosophie débouche-t-elle sur une Idéologie ? et / ou est-ce un abus de langage que de croire qu'en tant que conscience de groupe et conscience individuelle, la philosophie peut devenir une idéologie ?**

2. Analyser immédiatement le problème en indiquant les directions de recherche qui seront suivies dans le développement. Ainsi, dans le 2^{ème} exemple que nous avons donné, après avoir défini les concepts vérité et réalité, se demander pourquoi se pose **le problème** de leur rapport.

- Quel problème recouvre cette question vérité et réalité ?
- Quels en sont les différents aspects qui seront traités dans le devoir ?

Dans tous les cas, une bonne introduction doit toujours éviter les formules bateau du genre : « **De tout temps on s'est toujours interrogé sur le problème de savoir si ...** », « **Peu de problèmes sont aussi importants que ...** », « **le problème du rapport entre par exemple savoir et pouvoir est aussi vieux que ...** ».

Alors d'une manière concrète, vous pouvez partir en début de votre introduction de faits historiques ou d'actualité, de la pensée d'un auteur, d'un artiste, de la « **Sagesse populaire** » d'une idée générale ou d'une idée particulière pour déboucher sur le problème proprement dit du sujet.

L'opération de problématiser un sujet est donc primordial car c'est à partir de l'introduction que se déroule la direction de la dissertation toute entière. Ici, la difficulté fondamentale est de voir ou de trouver le problème du sujet. L'introduction peut aussi comprendre une esquisse du plan de travail.

L'introduction ne **doit** inclure les éléments de conclusion. Le lecteur doit seulement entrevoir (voir à moitié) la solution préconisée.

II. CORPS DU DEVOIR :

Le développement ou corps du devoir est la partie la plus soignée de votre devoir et doit répondre à l'introduction. Il doit être clair et bien agencé, il est progressif, les idées doivent être regroupées et enchaînées entre elles d'une manière rigoureusement logique comme dans une suite

d'opérations mathématiques. Le développement doit annoncer les thèses qui sont les solutions possibles au problème initialement posé.

Le corps du devoir comprend nécessairement un plan, et bien entendu, il n'y a pas de plan valable pour tous les sujets. Mais l'expérience de la réflexion philosophique permet de dégager des types de plans pouvant s'adapter à tel ou tel sujet. En général, il y a trois (3) ordre des sujets :

1. Les Sujets d'explication ou de Commentaire :

Dans ce genre de sujet, il s'agit essentiellement de dire en termes clairs et en vos propres termes ce que l'auteur a voulu dire. Il faut donc adopter ici un Plan de Type Analytique qui consiste :

- à analyser les notions, les définitions, les caractéristiques ;
- à dire quels sont les problèmes posés par les notions.

Dans tous les cas, dans ce genre de plan, il faut aller dans le **sens** de l'auteur ou du sujet et non s'y opposer (on tire la conclusion et on peut ensuite donner son point de vue).

2. Les sujets de discussion :

Ar sujet

Pour ce genre, nous avons en général deux (2) types de plan :

- le plan de type classique qui consiste à prendre une thèse à laquelle on oppose une antithèse.

Mais c'est une manière simpliste et dogmatique de résoudre le problème du sujet car il nous oblige à prendre nécessairement parti pour l'une ou l'autre des deux (2) thèses.

- le plan de type dialectique qui consiste à prendre une thèse à laquelle on oppose une antithèse dont on tire une synthèse.

La synthèse n'est pas un choix, mais elle consiste à surmonter les contradictions qui n'étaient qu'apparentes. La synthèse dans ce cas **corrige** et affine les thèses qui au départ paraissaient inconciliables.

La synthèse est aussi un dépassement de la thèse et de l'antithèse au cas où on se rend compte de l'impossibilité d'une conciliation.

Dans tous les cas, il faut éviter de faire des conciliations banales ou de concilier l'inconciliable.

3. Les sujets de Comparaison :

En général, ce sont les sujets dans lesquels on vous demande d'établir des rapports entre deux notions. Par exemple : Vérité et Réalité. Pour ce genre de sujet, éviter de faire deux (2) dissertations superposées, mais :

- établir les rapports entre les deux (2) notions
- faire la dialectique des rapports
- dire s'il y a contradiction ou possibilité de réduction de l'une des notions à l'autre.

III. CONCLUSION :

La conclusion est le terme et le but de votre devoir. Elle n'est pas une redite mais l'aboutissement naturel et logique du développement.

La conclusion doit être un rapide résumé du devoir ensuite une réponse correcte et valable à la question et enfin elle doit souligner la portée de cette solution et faire une ouverture sur d'autres problèmes en rapport avec le sujet.

L'importance de la conclusion pour un devoir est que tout au long de votre devoir c'est elle qui doit vous guider et vous devez toujours l'avoir à l'esprit.

REMARQUE :

Si l'introduction est le lieu de votre habileté, le corps du devoir celui de vos connaissances, la conclusion est le lieu de vos réflexions. C'est là que doit se manifester votre intelligence philosophique.

Eviter une introduction ou une conclusion trop longue ou trop courte. D'autre part, une dissertation ne doit pas être un étalage de connaissances ; une bonne présentation est l'habit matériel de votre devoir. Enfin, éviter l'emploi du « Je » du « Moi » ainsi que les allusions implicites aux cours qui resteraient incompréhensibles pour les lecteurs ou les correcteurs qui ne les ont pas assistés.

« Rien que le sujet, **mais** tout le sujet », cela doit être votre profession de foi.

SUJETS DE DISSERTATION
PHILOSOPHIQUES TRAITES

Mars 2000

SUJET: « LA philosophie naît de notre étonnement au sujet du monde et de notre propre existence qui s'impose à notre intellect comme une énigme dont la solution ne cesse dès lors de préoccuper l'humanité ».

Expliquez et Commentez.

Cette affirmation fait ressortir la cause de l'apparition de la philosophie. Celle – ci est née du besoin de connaissance que l'homme a éprouvé face à l'univers et à sa propre existence.

En quoi la philosophie peut – elle être considérée comme le produit de l'étonnement de l'homme au sujet du monde et de sa propre existence ?

La philosophie peut être considérée comme un effort de l'homme à exprimer par le langage ou la pensée le sens qu'il donne au monde et à son existence. Mais il faut dire qu'historiquement la philosophie a été précédée par la mythologie. En effet, le mythe a été le premier effort de l'homme pour donner une signification au monde ; c'était la première tentative mentale d'organisation du réel. La philosophie prendra la suite de la mythologie, mais en se dégageant de la conscience mythique. **A** la différence du mythe qui est irrationnel et imaginaire, la philosophie est apparue comme un effort rationnel de l'homme pour expliquer les choses.

La philosophie est née du besoin de connaissance de l'homme, ou plutôt de son exigence de **rationalité**. Mais elle suppose que l'homme rompt avec l'indifférence à l'égard du monde et de son existence. C'est cela une attitude philosophique. En effet, tant que l'homme se contente des données immédiats ou tant qu'il considère les choses comme allant de soi, il ne pourra pas tendre à la philosophie. Il faut entendre par philosophie la recherche du savoir ou de la sagesse au sens où l'entendaient les anciens (grecs). L'émerveillement ou l'étonnement est un véritable élan vers la connaissance. Si nous considérons par exemple les premiers Philosophes grecs, ceux qu'on appelait les Physiciens (Thalès, Héraclite, Anaximandre, etc), c'est en tentant de répondre aux questions sur la nature qu'ils sont arrivés à la philosophie. Et il faut dire qu'en Grèce, la philosophie était au début une étude de la nature. C'est pourquoi ces philosophes étaient appelés physiciens, de physique qui vient de Grec « Phusis » = la nature.

La philosophie est donc fille de l'étonnement car l'univers ou la nature paraissait mystérieuse pour l'homme. Et l'homme voulait savoir pourquoi, comment se manifestaient les phénomènes de la nature. L'homme demeure angoissé tant qu'il n'aura pas trouvé une réponse aux différentes interrogations qu'il soulève sur la nature. C'est ainsi que les premières spéculations en Grèce ont trouvé des réponses dans les éléments de la nature = l'eau (Thalès), le feu (Héraclite), l'air (Anaximène) etc.

Mais aussi, la philosophie est apparue comme interrogation sur l'existence humaine. Cette nouvelle orientation est le fait des Sophistes et Socrate pour qui l'homme ne doit pas concentrer tout son effort de connaissance à la nature. Pour eux, l'homme et la société doivent être le centre de réflexion philosophique car selon eux, c'est l'homme qui importe. Il y a donc sur l'homme de nombreuses questions qui embarrassent la raison humaine et qui montrent que l'homme est un mystère pour lui –même. Par exemple : qu'est – ce que l'homme ? Qu'elle est sa nature ? Qu'elle est sa destinée ? Quel est le sens de son existence ? Qu'est-ce que le bonheur pour l'homme ? Que signifie la liberté pour lui ? etc.

C'est là certaines questions relatives à l'homme, à son existence qui sont objet de réflexion philosophique.

Ainsi la philosophie peut être considérée comme le produit de l'étonnement et un effort pour apaiser l'inquiétude, l'angoisse de l'homme face au monde qui au prime abord lui est mystérieux (énigmatique). Par la philosophie, l'homme donne un sens, une signification aux choses pour qu'il puisse vivre enfin dans un monde à sa mesure. Disons enfin que l'étonnement est une attitude hautement philosophique car c'est par l'étonnement que l'homme éprouve le besoin d'une meilleure connaissance des choses et de lui – même.

C'est en s'étonnant que l'homme tend vers le savoir ; par contre ; quand il admet que les choses vont de soi, qu'elles sont évidentes, il ne pourra pas tendre à la connaissance. Nous pouvons donc dire avec Platon : « **Il est tout à fait d'un philosophe ce sentiment : s'étonner** ».

SUJET: « Le philosophe est plutôt le pèlerin de la vérité que le propriétaire d'une certitude » Qu'en pensez – vous ?

Cette affirmation caractérise l'attitude du philosophe qui est celle d'une tendance continuelle vers le dévoilement de la vérité qui demeure un idéal pour le philosophe.

En quoi donc le philosophe se révèle être le pèlerin de la vérité et non comme le possesseur d'une certitude ?

Faut –il voir dans le philosophe celui qui, dans son activité, n'acquiert aucune certitude ?

L'attitude philosophique est une marche continuelle vers la conquête de la vérité. En effet, déjà dans l'Antiquité, le philosophe Grec antique, Pythagore, à qui on doit le mot, concevait les hommes comme des philosophes (philos = amour, sophia = sagesse).

C'est à dire comme des **amis** : de la sagesse, synonyme de science ou savoir. Pythagore établissait ainsi la différence entre les dieux qui sont omniscients et les hommes amoureux de la sagesse car ce sont des êtres imparfaits et finis à la différence des dieux.

Le philosophe ne se considère pas comme celui qui est nanti du savoir ou de certitude qui le **contenterait** derrière laquelle il pourra se réfugier. L'attitude **philosophique** est tout à fait à l'envers de celle du fanatique qui se trouve gonflé d'un faux savoir et demeure dans l'illusion de posséder la certitude. Le fanatique reste accroché de manière dogmatique à la pseudo – certitude **dont il** se considère comme le détenteur. C'est par exemple le comportement des fanatiques religieux qui restent littéralement attachés aux textes de l'islam ou du **christianisme** car pour eux, les écritures saintes sont des vérités intangibles. Le dogmatisme du fanatique est une attitude **anti** - philosophique et elle se révèle dangereuse quand elle se traduit dans la violence.

Par contre, le philosophe, lui, est persuadé que la vérité est un idéal vers lequel on tend toujours. Le philosophe est humble et par cette humilité, il considère que la vérité dernière n'appartient à personne, mais qu'elle est conquête de tous. Chaque esprit contribue à sa manière au dévoilement progressif de la vérité qui sera la chose à tous et non à un sujet individuel. C'est Karl Jaspers qui a trouvé la meilleure formule pour traduire l'attitude du philosophe : « L'essence de la Philosophie est la recherche du savoir et non sa possession ... La philosophie se trahit quand elle dégénère en dogmatisme ... Faire de la philosophie c'est être en route ... ». Ce qui importe donc en **philosophie** ce n'est pas la certitude de la possession de la vérité, mais une attitude critique qui consiste à toujours mettre en cause pour mieux s'assurer de la certitude des choses. La philosophie n'est pas une discipline qui fournit ou qui établit des certitudes absolues qui satisferont l'esprit. Nous pouvons donc dire que le philosophe en privilégiant l'esprit critique, rejette tout dogmatisme et se considère par ce fait même comme le conquérant de la vérité.

En revanche, il faut dire que considérer le philosophe comme le pèlerin de la vérité ne signifie pas qu'il est celui qui ne parvient à aucune vérité. Le philosophe se considère comme le pèlerin de la vérité car l'attitude contraire entraverait la marche du philosophe dans la conquête de la vérité. Le philosophe n'est pas le sceptique qui ne croit pas à la certitude. Les philosophes dans leur humilité parviennent à conquérir certaines vérités, des vérités qui ne sont pas dogmatiquement établies. Il y a certes une aspiration à l'universalité de la vérité chez les philosophes, mais les vérités qu'ils énoncent sont des vérités subjectives et historiques. Subjectives parce que les vérités philosophiques sont produites par des sujets individuels et historiques car elles sont relatives aux époques historiques qui les ont vues apparaître. Le philosophe peut donc parvenir à des certitudes, mais pas des certitudes indépassables comme le montre l'histoire de la philosophie.

En effet, celle-ci fait apparaître que toute pensée est soumise à la critique. La critique est reine en philosophie, aucune doctrine ne constitue la vérité avec grand v (V) mettant fin aux débats : « En philosophie, aucune idée n'est recevable avant d'être passée au crible de la pensée critique » écrivait Marcien Towa.

En somme donc, il ressort que le philosophe a une attitude inquiète, interrogative et critique qui fait de lui le pèlerin de la vérité. La vérité pour le philosophe reste un idéal, donc une conquête permanente à laquelle chacun participe à sa manière. Mais la certitude d'avoir le savoir, attitude anti-philosophique, est un obstacle à tout effort d'acquisition de la vérité. Socrate, ironiquement aimait à dire « Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien ». S'approprier cette formule socratique revient à faire preuve d'attitude philosophique.

**SUJET : Quelle Réflexion vous suggère cette pensée de Kant ?
« On ne Peut Pas apprendre la Philosophie ; on peut seulement apprendre à philosopher ».**

Cette réflexion de Kant souligne le fait qu'il est impossible d'apprendre en philosophie des connaissances comme c'est le cas dans les disciplines scientifiques. Elle est plutôt une discipline qui initie l'esprit à la réflexion, à une analyse critique.

Comment peut-on comprendre cette réflexion de Kant ?

Que pouvons-nous tirer de l'étude de la philosophie ?

La philosophie n'est pas une matière de connaissance car elle n'offre pas de certitudes établies qu'il suffirait de recevoir. L'histoire de la philosophie nous fournit une multitude de systèmes philosophiques. Chaque philosophe élabore sa vision personnelle de la réalité, une conception non seulement subjective mais aussi qui est en contradiction avec d'autres conceptions. Emile Bréhier constate : « La philosophie est une vision du monde, il y a des philosophies différentes parce que les philosophes ne voient pas le même monde ».

Il y a des discussions permanentes entre les philosophes, ils rejettent mutuellement leurs points de vue, chacun essayant de donner **plus** de légitimité à ses idées. Mais jamais l'unanimité ne s'est créée entre eux. Leurs vérités sont des vérités subjectives, des vérités relatives qui ne s'imposent pas **universellement** car par le jeu de la critique les systèmes philosophiques apparaissent comme **défaillantes** en des parties. Celui qui s'adonne à l'étude de la **philosophie** espérant y trouver des certitudes unanimement admises peut être déçu car la philosophie n'est pas une discipline qui offre de telles certitudes. En philosophie on a affaire à une multitude de conceptions qui posent souvent le problème du choix. Mais l'individu peut pour une raison ou pour une autre opter pour telle ou telle conception du monde. Et ce serait alors un choix libre et personnel.

Soulignons aussi qu'il est difficile d'apprendre la philosophie car les vérités que les philosophes énoncent ont un caractère historique. Les philosophies apparaissent dans des conditions historiques déterminées. Rappelons ici avec Hegel que toute philosophie est fille de son temps et reflète de ce fait les réalités de l'époque où elle est née. Il ne faut pas donc s'attendre à trouver en philosophie des vérités intemporelles et définitivement acquises. C'est pourquoi Karl Jaspers **estime** que pour quiconque croit aux sciences, le pire est que la philosophie ne produit pas des **connaissances** qu'on puisse posséder tandis que les sciences ont conquis les connaissances certaines qui s'imposent à tous.

Si nous ne pouvons pas apprendre la philosophie pour les raisons précédemment évoquées, nous pouvons tout au moins apprendre à philosopher. Qu'est-ce que donc apprendre à philosopher ? Apprendre à philosopher revient à penser par soi-même, à exercer son esprit à la réflexion critique des doctrines philosophiques et des choses de la vie. La critique signifie le choix, le tri, la discrimination, le discernement dans les choses. Elle est essentielle en philosophie, elle l'est à tel point qu'elle n'épargne rien. Comme le dit Marcien Towa même d'idée de Dieu, qui relève du sacré en religion, n'échappe pas à la critique philosophique. C'est d'ailleurs cela l'essence de la philosophie : les divergences de points de vue, les débats contradictoires qui animent la philosophie. C'est encore Karl Jaspers qui note qu'en philosophie que les questions sont plus importantes que les réponses. En effet, les questions sont essentielles car elles suscitent la réflexion et développement, l'effort d'analyse, d'examen par soi-même. Aussi importe-t-il d'ajouter que les réponses apportées aux questions peuvent être objet de nouvelles interrogations donnant à la philosophie sa dynamique propre.

Nous pouvons dire avec Descartes : « Philosopher, ce n'est pas apprendre des pensées, mais apprendre à penser ». Philosopher c'est apprendre à s'interroger, à avoir un regard critique sur les doctrines des grands philosophes et sur les jugements qui nous sont soumis. Cet exercice développe notre sens critique, le sens de la preuve qui nous obligera à toujours chercher à fonder la légitimité

ou la véracité de nos idées et aussi à vérifier la solidarité des connaissances qui nous sont transmises par voie d'autorité. C'est aussi pourquoi le doute n'est pas exclu en philosophie. Le doute – le doute philosophique ou cartésien – est une voie royale d'accession à la certitude. C'est pourquoi le même Descartes considère que le grand philosophe se reconnaît à ce qu'il efface tout pour repartir à zéro. Précisons tout de suite que philosopher ne saurait consister à rejeter systématiquement et **dogmatiquement** une conception du monde par exemple le Platonisme.

Elle ne saurait consister non plus à prendre pour argent comptant une conception déterminée du monde. J'apprends à philosopher quand je porte un œil critique sur le platonisme afin de voir ce qu'elle a de fondé et de ~~non~~ fondé. Je retiendrai alors du platonisme les éléments qui résistent à une analyse sérieuse et je rejetterai les parties qui ne le sont pas. Il ne s'agira pas évidemment de s'arrêter là ; il faut pouvoir faire un effort de correction des aspects fragiles du platonisme, voire un effort de dépassement de la doctrine de **platon**.

Faute de pouvoir apprendre la philosophie – car il n'existe pas une philosophie qui fasse l'unanimité – son étude nous donne une connaissance des grandes questions ou problèmes philosophiques. Aussi l'étude de la philosophie nous donne une vue générale des manières d'aborder ces grands sujets philosophiques qui sont aussi en rapport avec certains de nos problèmes quotidiens. Cette confrontation avec les grandes idées philosophiques est un apport utile à l'homme.

.Disons donc pour conclure qu'en étudiant la philosophie, il ne faut pas s'attendre à acquérir des certitudes indubitables. Ce qu'on y gagne et qui est **fondamental** c'est l'effort personnel de réflexion auquel nous sommes initiés. Cette faculté critique, cette possibilité de se poser des questions n'est pas rien pour l'éducation de l'esprit face à l'expérience et aux problèmes de la vie.

SUJET : « La Philosophie devient prétentieuse quand elle se dit scientifique ».
Qu'en pensez-vous ?

Cette affirmation dénie à la philosophie le caractère de science. En d'autres termes, il serait trop ambitieux pour la philosophie de prétendre à la scientificité.

En quoi donc la philosophie ne peut prétendre à la scientificité ? Est-ce vraiment ambitieux pour la philosophie de se dire scientifique ?

La philosophie n'est pas la science. En effet, philosophie et science sont deux (2) disciplines qui se démarquent en certains points fondamentaux. Aujourd'hui, la science est conçue comme un ensemble de connaissances rationnelles, organisées méthodiquement et acquises par la levée progressive des mystères de la nature (ou les lois des **phénomènes**). Précisons aussi qu'aujourd'hui la science a une finalité pratique. L'aventure scientifique a pu atteindre des certitudes qu'on peut acquérir contrairement à la philosophie qui n'est pas une matière de connaissance. C'est ce que **Kant** exprime en ces termes : « Il n'y a pas de philosophie que l'on puisse apprendre ; on ne peut qu'apprendre à philosopher ». Les connaissances philosophiques ne jouissent pas d'une unanimité qui puisse rendre leur apprentissage mécanique. L'histoire de la philosophie est un champ de bataille où différentes conceptions s'affrontent continuellement. **Karl Jaspers** fait remarquer : « Pour quiconque croit à la science, le pire **est** que la philosophie ne fournit pas de résultats apodictiques, un savoir qu'on puisse posséder. Les sciences ont conquis des connaissances certaines qui s'imposent à tous, la **philosophie**, elle, malgré l'effort des millénaires, n'y a pas réussi ». (Introduction à la philosophie).

La philosophie est une discipline essentiellement **théorique et spéculative**. La science, elle aussi, est certes théorique dans une certaine mesure, mais elle est de nos jours orientée vers **l'utilité pratique**. En philosophie les généralités abstraites sont très développées. Les spéculations en philosophie sont souvent telles que certains ont soutenu que la philosophie nous éloigne du monde. En science, la théorie (la connaissance pure) n'est pas une fin en soi. La science ne se réalise pleinement que lorsqu'elle donne prise sur les choses (technique). Les Progrès techniques sont révélateurs du caractère pratique des connaissances scientifiques.

D'autre part, les œuvres philosophiques portent la marque de la subjectivité des penseurs à l'opposé de la science qui est fondée sur l'objectivité c'est-à-dire la saisie de l'objet réel. Les doctrines philosophiques sont des conceptions individuelles qui impliquent le parti pris ou des jugements de valeur du fait de la position sociale, politique ou idéologique de l'auteur. Une conception ne peut être séparée du sujet qui l'a conçue. Par contre, en science, la théorie peut être séparée de son auteur. Le travail de l'homme de science est la découverte des lois des phénomènes ; les lois sont les rapports **nécessaires, universels et objectifs** qui s'établissent entre les phénomènes. Le savant ne se considère pas comme l'inventeur d'une loi mais comme son découvreur. (Pour donc atteindre l'objectivité scientifique, le savant doit se départir de toute subjectivité, subjectivité d'ordre idéologique, d'ordre politique et subjectivité liée aux croyances, aux traditions. Si le philosophe veut saisir le monde tel qu'il est lui c'est-à-dire selon sa **subjectivité**, le savant veut saisir le monde dans sa réalité objective. L'homme de science prend du recul vis à vis du monde réel (distinction sujet – objet) pour mieux l'appréhender. Mais en philosophie, la dichotomie objet – sujet ne peut être pleinement réalisée car la réflexion philosophique s'étend à l'homme lui-même qui est en même temps le sujet de la connaissance. Certains ont même pu dire que la philosophie n'est que de l'introspection. Rappelons en passant le « Connais-toi toi-même » de Socrate ; il voyait dans la réflexion sur l'homme l'objet essentiel de la philosophie.

C'est aussi pourquoi, certains refusent ou contestent aux sciences humaines et sociales (Sociologie, Anthropologie, Psychologie etc.) le statut de science au même titre que les sciences de la nature ou des sciences dites exactes (Physique, Biologie, Mathématiques, etc...).

L'argument avancé est qu'elles ne sont pas suffisamment objectives, précises ; ou on les reproche de n'être pas très rigoureuses, ne pouvant pas utiliser la mesure (les calculs).

Nous pouvons dire que la philosophie n'est pas une science au sens fort de ce mot : rigueur, précision, mesure, universalité, prévision, méthode et pratiques sont les critères généraux de la science. Ceux – ci font défaut à la philosophie. Certains soutiennent même que le philosophe est un littéraire qui ne veut pas convenir de l'être.

Précisons, en revanche, que le souci de la scientificité n'est pas à proprement parler prétentieuse de la part de la philosophie. A y regarder de près, nous remarquons que c'est le souci d'une scientificité qui a fait naître la philosophie. En tant que forme de connaissance, en tant qu'effort de l'esprit pour expliquer les phénomènes les mythes ont précédé la philosophie. Mais la philosophie naît en rupture avec les conceptions mythiques ou légendaires du monde. La rationalité philosophique est en opposition avec l'imagination qui caractérise les mythes. C'est ainsi que la philosophie est **apparue** comme la première science, la mère des sciences car celles –ci étaient encore embryonnaires. C'est donc l'exigence de rationalité qui a engendré la philosophie car les conceptions mythiques n'arrivaient plus à contenter l'esprit. Le besoin de rationalité est aussi caractéristique de la science. La rationalité est une chose fondamentalement commune à la science et à la philosophie.

De même l'esprit critique, qui consiste à ne rien **admettre** sans l'avoir soumis à un examen sérieux de la raison, est d'usage en science et en philosophie. Selon Marcien Towa, en philosophie, aucune idée n'est recevable avant d'être passée au crible de la pensée critique, le mythe, quant à lui, exclut l'esprit critique et les vérités mythiques prennent un aspect dogmatique et deviennent objet de croyance.

Si la philosophie et la science ne s'apparentaient pas, elles ne seraient pas toutes deux (2) mises entre parenthèses pendant le Moyen Age au profit de la théologie. A cette époque, les conceptions matérialistes n'étaient pas tolérées et un conflit entre raison et foi est né que certains essayeront de résoudre tant bien que mal. La raison est un instrument privilégié en philosophie et en science. Ajouter aussi que le discours philosophique exige dans une certaine mesure de la rigueur dans l'argumentation, de même que cohérence.

Philosophie et science sont toutes deux (2) à la quête de la vérité. Le savant comme le philosophe ne prétend pas détenir la vérité dogmatiquement. La vérité est en fait une conquête de l'esprit dans un processus de contradiction – dépassement.

Notons enfin que le matérialisme philosophique est une conception scientifique du monde qui fait moins de place aux grandes spéculations.

Somme toute, il faut dire que c'est légitimement que la philosophie peut se dire scientifique sans pour autant être prétentieuse. L'exigence de nationalité et le souci de la preuve, de la rigueur, de la cohérence qui caractérisent la philosophie, sont aussi caractéristiques de la science, et partant apparents, la philosophie à la science dans une *une mesure*.

NB : lire également le sujet de la page 20

SUJET: La philosophie nous détache-t-elle du monde ?

La philosophie est une activité intellectuelle, d'une manière générale elle peut être conçue comme un effort de l'homme à exprimer par le langage le sens qu'il donne au monde et à l'existence humaine. En tant que réflexion sur le réel, la philosophie ne devient-elle pas évasive ? Peut-on ramener toute la philosophie aux seules abstractions auxquelles aboutit le philosophe ? La philosophie est-elle une « pensée pure » qui serait déconnectée de la réalité ?

L'activité philosophique est dans une certaine mesure assez abstraite ou spéculative. En effet, un des traits caractéristiques de la réflexion philosophique est son caractère théorique. La philosophie est par excellence le domaine des généralités abstraites. Déjà Platon dans l'Antiquité donnait cette image du philosophe à travers le mythe de la caverne, le philosophe est celui qui par la pensée est capable de s'élever à l'idée. La philosophie est effort de détachement de la matérialité des choses pour arriver à donner un sens aux choses. Le monde du philosophe est non celui des apparences, les pseudo-évidences ; mais celui de la signification réelle des choses.

Aussi faut-il ajouter que la réflexion philosophique est telle qu'elle embrasse des questions qui ne sont directement inspirées de la réalité naturelle, ces questions sont dites d'ordre métaphysique. C'est là le contenu qu'**Aristote** donne à la philosophie car pour lui, la philosophie est la science des réalités profondes de l'être, la science de l'être en tant qu'être. La recherche métaphysique en philosophie peut bien être considérée comme une rupture avec le monde car la métaphysique s'occupe des questions qui sont au-delà du monde naturel. Faut-il souligner que la métaphysique est une partie de la philosophie et la science ne s'occupe pas de métaphysique.

La philosophie est également le lieu des discussions et des débats sans cesse contradictoires. En effet, l'histoire de la philosophie nous donne l'impression que la philosophie est un vaste champ de bataille de différents esprits, chacun voulant s'imposer comme vérité universelle, mais où finalement aucun esprit ne parvient à cet idéal. On a pu qualifier la philosophie de « Cimetière de doctrines », d'autres ont utilisé ces contradictions entre les philosophes comme argument pour la récuser, ou la traiter de spéculation et de bavardage. A l'image de Thalès tombé dans un trou, le philosophe est vulgairement considéré comme celui qui n'a pas les pieds sur terre, le rêveur. La réflexion philosophique serait une évasion car le philosophe « vit dans un monde à part ». Comme précédemment souligné (cf le mythe de la caverne de Platon), le philosophe est celui qui prend du recul vis à vis de la réalité immédiate pour l'appréhender par la pensée et évidemment en cela, il ne perçoit pas le monde en la manière de l'homme ordinaire qui vit indifféremment la réalité. Pour le commun des mortels, les choses vont de soi, il ne s'interroge donc pas alors que pour le philosophe rien n'est évident à priori, il est celui qui toujours questionne : « Il est tout à fait d'un philosophe ce sentiment : s'étonner » écrit Platon.

En revanche, il est illusoire de considérer la philosophie comme une réalité autonome, indépendante de la vie sociale. La philosophie n'apparaît pas ex nihilo (à partir de rien), elle est nécessairement liée à la réalité. Le philosophe est un être de société qui a comme substrat pour sa réflexion, la vie sociale. Aucune philosophie n'a vu le jour sans ce cadre réel qui détermine une conception du monde. C'est ce que Marx veut dire en écrivant : « Les philosophes ne sortent pas des terres comme les champignons. Ils sont le fruit de leur époque et de leur peuple ... La philosophie n'est extérieure au monde ... ». Une philosophie apparaît dans des conditions socio-économiques et historiques et en est le reflet. La réflexion philosophique est suscitée par les faits et problèmes de la société considérée et de l'époque. C'est ce qui explique toute l'importance de la connaissance des conditions socio-économiques de l'époque pour l'étude d'un penseur déterminé. Cette connaissance révèle que le philosophe n'est pas un homme qui plane au-dessus de la réalité sociale, mais il en est le produit. Mais par le fait de la subjectivité, de la déformation idéologique,

ou à cause de grandes abstractions on peut être tenté de soutenir que la philosophie est évasive strictement.

Toutefois, il ne faut pas concevoir la philosophie comme un simple produit de la réalité en la manière d'un déterminisme rigide ou mécaniste. En fait, la philosophie est d'autant plus rapport avec le monde qu'elle est capable d'exercer sur celui-ci une action réciproque. **Kwamé Nkrumah** exprime ce rapport en ces termes : « Le milieu social affecte le contenu de la philosophie et le contenu de la philosophie cherche à affecter le milieu social ». Ainsi, le philosophe est l'homme de ce monde car d'abord c'est ce monde qui lui fournit **matière** à réflexion, ensuite ayant pensé le monde à travers les idées, il revient à ce monde par une volonté d'influence réciproque. Et **Marx** souligne la nécessité d'une philosophie qui ait rapport avec le monde et critique la philosophie spéculative qui développe essentiellement de grands systèmes théoriques. Les philosophes, dit-il n'ont fait qu'interpréter le monde différentes manières alors qu'il s'agit de le changer.

Par ailleurs l'engagement en philosophie fait du philosophe celui qui vit dans la société. L'engagement fait du philosophe un homme de parti qui se bat contre l'injustice, l'inégalité, la misère et d'autres maux de la société dont **souffrent** les hommes. **Socrate, Marx-Engels, Lénine, Sartre** peuvent – ils être pris comme exemples **illustratifs** car ils ont montré dans le discours en théorie et en pratique que le philosophe n'est pas un simple spéculateur ou un observateur passif de la réalité. Bref, le philosophe est un homme de sa société et de son époque et il ne peut les transcender.

Au total donc, la philosophie ne saurait être conçue comme une conscience indépendante de la vie réelle. La réalité est la base et le cadre de toute philosophie qui la pense et l'exprime idéellement. Mais le philosophe n'est prisonnier de la réalité ; la liberté de penser est un ferment essentiel de la réflexion philosophique, mais l'autonomie de la pensée n'est pas synonyme d'un repli de l'esprit sur lui-même ignorant la réalité.

SUJET : La philosophie est - elle une science ? Si non, quels sont les rapports de fécondité entre les deux disciplines ?

Étymologiquement, science vient du latin « **Scientia** » qui signifie savoir ou connaissance. Au sens large, la science englobe toute forme de connaissance (Philosophie, Histoire, Géographie, Mathématiques, Logique, etc..). Mais au sens actuel et strict, la science est un ensemble de connaissances rationnelles organisées méthodiquement et acquises par la découverte **progressive** des lois objectives des phénomènes de la nature, de la société et de la pensée humaine. Elle a une finalité pratique. Cette définition de la science montre que la philosophie ne répond pas avec rigueur aux critères de scientificité d'une discipline (rigueur, méthode, précision, prévision, mesure ou calcul, pratique). Philosophie et science ne doivent pas toutefois être conçues comme deux disciplines s'excluant mutuellement, au contraire elles s'enrichissent réciproquement.

Il faut distinguer aujourd'hui la connaissance spécifiquement philosophique de celle dite scientifique. Les critères actuels de la scientificité d'une discipline font défaut à la philosophie en témoigne la querelle interminable entre certains esprits scientifiques et les philosophes. De nos jours, l'objectivité, la méthode, la précision, la prévision, la pratique sont devenues les critères **essentiels** de la science.

Les sciences ont réussi à produire les **certitudes** en matière de connaissance. Ce qui crée l'unanimité entre les **hommes** de science sur l'essentiel. Donc la science est le lieu des vérités relativement absolues s'imposant aux esprits. Quant à la philosophie, elle est par excellence le lieu des débats contradictoires sans cesse rebondissant entre les différents penseurs à telle enseigne que certains ont voulu y avoir la preuve de l'inutilité de la philosophie.

L'objectivité est aussi essentielle en science en témoigne l'utilisation de tous les moyens ou **instruments** par le savant pour garantir cette objectivité. Alors que la philosophie au delà de sa dimension objective, implique toujours la subjectivité du penseur. Une œuvre philosophique porte toujours la marque de l'ego c'est à dire du sujet pensant. La philosophie est une vision subjective, individuelle de la **réalité**. C'est ce qui fait qu'à la mort de l'auteur, son système est (relativement) clos tandis qu'en science, il y a une continuité entre les différentes découvertes. Le travail de l'homme de science est la découverte progressive des lois des phénomènes et c'est pourquoi aussi la découverte des lois ne porte pas son nom comme si elle était le produit de son esprit.

Disons également qu'aujourd'hui, les mathématiques ou les calculs caractérisent les connaissances scientifiques à tel point que certains voient comme critère principal de toute science l'utilisation des mesures. « L'âge d'une science est à la mesure de ses instruments de mesure » faisait remarquer Gaston Bachelard (épistémologue Français).

Actuellement, la science a comme finalité principale la pratique ou l'utilisation qu'on peut en faire. En effet, si la science est au prime abord désintéressée c'est à dire ne visant que la connaissance théorique des lois, elle ne saurait se ramener de nos jours à cette finalité qui est de satisfaire la curiosité intellectuelle de l'homme. La science a donc des implications pratiques ; elle crée des choses, elle donne à l'homme les moyens de transformer la nature conformément à ses besoins. Elle rend, selon l'expression de **Réné** Descartes, l'homme « maître et possesseur de la nature ».

Quant aux connaissances philosophiques, elles sont essentiellement théoriques et abstraites. C'est ce qui fonde la critique par Marx de la philosophie spéculative. Il écrit : « Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de différentes manières, ce qui importe c'est de le transformer » (11^{ème} thèse sur Feuerbach). Et Marx de préconiser la suppression de cette philosophie spéculative pour une philosophie pratique.

Notons enfin que les sciences particulières ont leur méthodes d'investigation et leur objet d'étude est précis. La philosophie, elle, n'a pas de méthode précise et un objet précis. La philosophie se présente comme une réflexion critique, comme une interrogation permanente et son objet passe pour être tout **ce qui existe**.

Si la connaissance proprement philosophique se démarque de la science, quels peuvent donc être les liens entre philosophie et science ? Qu'est-ce que la philosophie peut apporter à la science et inversement ?

Soulignons que les sciences, comme nous venons de le voir, ne s'occupent que des lois des phénomènes. Elles donnent à l'homme une connaissance théorique qui lui permet de transformer le monde naturel autour de lui. Nous comprenons ainsi que les sciences ont leur limite et ne répondent pas à toutes les interrogations de l'homme. L'homme ne se préoccupe pas seulement de questions relatives à la **nature, aux lois des phénomènes** ; il s'interroge aussi sur lui-même. Rappelons-le « connais-toi toi-même » de Socrate. Nos semblables nous posent des questions auxquelles les sciences ne **répondent** pas. Les questions d'ordre métaphysique échappent aux sciences. Par exemple, la question de l'Être, le rapport de la pensée à la matière, la question de liberté, du bonheur, le problème de la destinée humaine, du sens de l'existence humaine ; le monde est-il connaissable ? l'homme peut-il **transformer** le monde et comment ? Voilà certaines questions qui, même si elles ne sont vitales **pour** l'homme, préoccupent l'homme. L'homme ne peut donc pas se **contenter** des seules connaissances scientifiques **car**, elles ne satisfont pas entièrement l'homme. La **philosophie** contribue ainsi à apaiser l'angoisse de l'homme face à l'**inconnu** : le monde, son existence,

Par ailleurs, notons que la philosophie n'évolue pas en vase clos de même que la science. Ces deux disciplines n'entretiennent pas des rapports d'hostilité ou d'exclusion mutuelle. Toute conception de ce genre relève d'une attitude de scientisme étroit qui ne fait aucune place à l'apport de la **philosophie** à la science. C'est l'exemple d'Auguste Comte (Positiviste) qui annonçait la disparition de la philosophie avec le progrès des connaissances scientifiques. En fait, les rapports entre les deux disciplines sont anciens. Déjà dans l'Antiquité, philosophie et science étaient mêlées. Les premiers philosophes grecs étaient même **temps** des savants (Thalès, Pythagore, Aristote etc...). Nous pouvons également remarquer l'intrication de la physique et de la **philosophie** chez Newton, Kepler, Descartes, Einstein, Max **Born**. C'est la philosophie qui donne à la science la **démarche** méthodologique qui permet au savant d'avoir une approche synthétique. C'est aussi la philosophie qui a fourni à la science les grands concepts qu'elle utilise (causalité, **déterminisme** universel, mouvements, temps, espace, etc...). Max Born est par exemple un savant qui alliait la démarche scientifique à l'approche philosophique de l'objet. Aussi en tant que réflexion critique sur les sciences, leurs méthodes, leurs résultats (épistémologie), la philosophie peut donner une conscience à la science : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme » disait Rabelais.

De même la philosophie doit être ouverte à la science et s'enrichir ainsi des acquisitions de celle-ci. La théorie de l'évolutionnisme de Darwin a contribué à approfondir la connaissance de la place de l'homme dans la nature. La classification de Mendeleev a **aidé** à élargir notre connaissance de la structure de la matière. La théorie de la relativité de Einstein a permis de mieux comprendre les rapports entre temps et espace, matière et mouvement. La physiologie du système nerveux de Setchnov et de Pavlov a permis de saisir les rapports entre les activités physiques et leur base matérielle. A cela il, il faut ajouter l'apport de Marx, Engels et Lénine, par la théorie du matérialisme historique, qui a pu dégager les lois de l'évolution historique des sociétés. L'ouverture du discours philosophique à la science lui permet de mieux se fonder pour ne pas se perdre dans des spéculations stériles.

Il convient aussi de dire qu'avec l'avènement du marxisme, la philosophie ne peut plus être conçue comme une pure spéculation. Le matérialisme dialectique est une conception scientifique du monde. Il s'appuie sur les données des sciences et donne une connaissance des lois de la société et de l'histoire humaine.

Disons, en somme, que la **philosophie** et la science sont deux disciplines distinctes ; chacune d'elles a sa particularité. Elles ne sont cependant pas diamétralement opposées ; elles contribuent chacune à sa manière à satisfaire la curiosité intellectuelle de l'homme. Ces deux disciplines sont mutuellement enrichissantes et toute tentative de leur opposition radicale témoigne d'une étroitesse de vue caractéristique du scientisme. De nos jours, il y a une grande **spécialisation** dans les domaines du savoir et seule une approche philosophique permet de combler les lacunes de la spécialisation disciplinaire.

SUJET : « De même que la réalité nous pousse à philosopher, de même la philosophie à son tour nous pousse à transformer la réalité » Expliquez et discutez cette affirmation.

Cette **affirmation** fait ressortir les relations réciproques entre la réalité et la philosophie ou simplement entre la vie et la pensée. La réflexion philosophique est suscitée par la réalité, elle en constitue le fondement. Née de la réalité, la philosophie, ne reste pas pour autant un simple produit passif de celle-ci. Ne faut-il pas être plus nuancé et soutenir que l'action réciproque de la philosophie sur la réalité n'est pas si aisée, si immédiate ? Toute philosophie est **-elle** capable de transformer la réalité ?

La philosophie a un rapport avec le monde et ce rapport est celui de la détermination de la philosophie par la réalité. En effet, **cette idée** va à l'encontre **de l'argument profane** ou **caricatural** selon lequel la philosophie est simple **spéculation**, pensée pure coupée du monde et de ses problèmes réels. Mais à y voir de près, nous remarquons qu'il n'y a de philosophie que par rapport au monde. La philosophie détachée de la **réalité** est une **vue** de l'esprit, elle est **nécessairement** liée au monde. **Il** n'y a pas de philosophie qui naît ex **nihilo**, **elle** apparaît dans des conditions socio-**économiques** et historiques données. Ce que Marx exprime en **ces** termes : « Les philosophes ne sortent pas des terres comme les champignons ... Ils sont le produit de leur époque et de leur **peuple** ». Le philosophe n'est pas un homme qui plane au-dessus de la réalité sociale. C'est un homme qui **s'interroge** sur la réalité, il tente de **répondre** aux grandes questions de son **époque**. **C'est** donc la vie sociale elle-même qui donne à la philosophie son contenu car c'est d'elle que la philosophie trouve matière à réflexion. Autrement dit, le philosophe **n'est** pas celui qui vit dans sa tour d'ivoire, coupé du monde et qui élabore une conception du monde pour les autres. La philosophie ne s'aurait être perçue de cette manière ; le philosophe est l'homme de son milieu, il pense la réalité et **donne** sa vision de cette réalité.

La seconde idée du sujet souligne l'effet inverse que la philosophie doit avoir sur le monde. En d'autres termes, la philosophie n'est pas une pensée qui serait **strictement** passive ou inerte. Ce qui veut dire que la philosophie est active, elle est capable d'influer sur le cours de la vie sociale. A travers leurs pensées, les philosophes ont un désir d'influencer la réalité. Ils ne philosophent **pas** pour philosopher. Leurs pensées ont pour finalité non seulement de sortir les **hommes** de l'ignorance, leur donner une juste connaissance des choses, mais aussi, elles permettent de mieux outiller les hommes en vue de mieux maîtriser leur vie. Comme le souligne le principe cartésien : « mieux connaître pour mieux juger, mieux juger pour mieux agir ». Par la critique sociale et politique qui débouche sur l'engagement, le philosophe marque la preuve de son dynamisme. C'est aussi la fonction idéologique de la philosophie car le philosophe ne demeure dans la seule **théorie**, il **prend parti** dans les luttes politiques et sociales qui se mènent dans la société.

En **revanche**, faut-il souligner que si la philosophie n'a pas un effet immédiat sur la réalité, mais il reste certain que la philosophie est affectée par le monde : « Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur existence, **mais** c'est inversement leur existence sociale qui détermine leur conscience » faisait remarquer **Marx**. Comme expliqué ci-dessus ce sont les conditions de vie sociales qui poussent les hommes à penser et à se faire une conception de cette réalité. La philosophie est d'abord un effort de compréhension et d'explication de la réalité et non sa transformation. Notons la subjectivité, les généralités abstraites et les systèmes essentiellement théoriques dont la philosophie est faite, toutes choses qui ne favorisent pas immédiatement les ambitions de transformation de la réalité dont la philosophie est dotée. Aussi, les préjugés sur la philosophie peuvent entraver sa réalisation correcte. En fait, le philosophe est mal perçu par le commun des hommes qui pense que celui-ci vit dans un monde à part. Le philosophe est généralement un incompris à l'égard de ses contemporains car le développement intellectuel de ses

idées dépasse souvent leur entendement d'hommes aux prises avec les réalités quotidiennes vis à vis desquelles ils n'arrivent pas à prendre du recul.

Il faut ajouter à cela que ce n'est pas toute philosophie qui pousse à transformer la réalité. C'est en cela que Marx a entrepris la critique de la philosophie spéculative pour une philosophie plus pratique : « Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de différentes manières alors qu'il s'agit de le transformer » écrit –il dans sa 11^{ème} thèse sur Ludwig Feuerbach.

Une philosophie spéculative qui s'adonne à la connaissance de la réalité profonde des choses telle que l'envisage Aristote ne peut avoir un effet pratique sur la vie des hommes. Une philosophie désireuse de changer le monde ne doit pas nous amener loin de la réalité. Mais elle doit prendre en compte les problèmes immédiats, les plus pressants d'une société donnée. Et c'est Lénine qui retorque à ceux qui pensent que les idées n'ont pas d'influence sur le milieu social que « les idées deviennent de véritables forces matérielles quand elles pénètrent les masses ». En d'autres termes, pour que la philosophie amène les hommes à s'engager dans la ~~vie~~ **vie** de la transformation, il faut que les idées qu'elle produit traduisent les aspirations réelles des masses. Les idées des philosophes ne doivent pas être en rupture radiale avec la réalité que **vivent** les hommes. Le **philosophe** doit d'ors devenir le porte – parole ou **ce** qu'on appelle la « conscience du dehors » qui donne aux hommes une meilleure compréhension de leur situation. Les hommes peuvent adhérer aux idées du philosophe qu'ils souhaitent. Ainsi, la philosophie peut se révéler efficace dans le cadre de la transformation de la réalité.

En somme donc, la philosophie et la **réalité** apparaissent dans un rapport **d'interaction**. La réalité est la base sur laquelle la philosophie prend appui ; c'est la réalité qui est pensée et appréhendée par le philosophe. La philosophie à son tour tente d'affecter la réalité mais pas sans **difficultés**. Mais il faut néanmoins dire que la **philosophie** n'est pas par excellence la discipline qui a un impact pratique sur la réalité. Ce pouvoir est beaucoup **plus** reconnu aux sciences (et à travers ses implications pratiques) qui se sont révélées plus utilitaires.

SUJET: La foi peut-elle conforter la raison ?

La foi est l'adhésion, la confiance en une chose, La raison est quant à elle notre faculté de connaissance, elle est comme une lumière qui nous permet de discerner les choses. Il s'agit dans ce sujet de savoir si la foi peut aider la raison dans son effort d'explication et de compréhension des phénomènes.

Dans son effort d'explication et de compréhension des choses, l'homme s'est essentiellement servi de sa raison. La raison s'est révélée comme l'instrument adéquat à la disposition de l'homme pour rendre compte des choses. Le développement de la philosophie et des sciences est le témoignage des efforts de la raison pour sortir l'homme de l'ignorance. En d'autres termes, grâce au pouvoir de la raison – par l'intermédiaire des sciences – beaucoup de mystères sur la na-ire-on. été progressivement levés. Nous pouvons donc dire que la raison a d'énormes possibilités qui se sont manifestées réellement.

Il faut cependant dire que les possibilités de la raison ne sont pas illimitées. **Emmanuel** Kant est l'un de ceux qui ont insisté sur les limites de la raison. Kant ne met pas en doute les possibilités de la raison. Il note que le domaine **privilegié** de la raison est l'expérience sensible. Ici, elle a un support solide, la matérialité des choses et elle acquiert des connaissances sûres. Mais Kant constate que parmi les questions qui accablent la raison, certaines ne sont pas inspirées de l'expérience sensible. La raison ne peut pas non plus ignorer ces questions et s'aventure alors à leur trouver des réponses satisfaisantes. Au - delà de l'expérience sensible (cadre de la raison), la raison **n'a plus** de support, elle n'atteint aucune connaissance certaine. Ces questions sont d'ordre **métaphysique** et transcendent les possibilités de l'entendement humain. Par exemple, Dieu, l'âme immortelle sont des objets spéculatifs de la raison dont on ne peut avoir de connaissance à **proprement** parler Kant écrit : « Je dus donc limiter le savoir afin d'obtenir une place pour la croyance ». (Critique de la Raison Pure). Nous remarquons donc ici que la foi soutient et prolonge les efforts de la raison.

Saint **Thomas**, comme Kant, précise le domaine propre de chacune de ces facultés (foi et raison). Il affirme qu'à la raison appartient toute vérité **connue** avec évidence intrinsèque par expérience ou par démonstration et à la foi appartient toute vérité connue sans évidence intrinsèque mais par révélation. Pour Saint Thomas, la raison a ses limites et ne peut atteindre **toutes les vérités**. Mais il **affirme** qu'inversement la raison peut confronter la foi (théologie **rationaliste**). Si la raison a ses limites et ne peut démontrer toutes les vérités relatives à Dieu, elle peut néanmoins démontrer l'existence de Dieu à travers cinq (5) preuves : le mouvement – les causes efficientes – la contingence du monde – la hiérarchie des degrés dans les choses – le gouvernement des choses. Précisons que la démarche **Thomiste** est celle d'une inféodation de la raison à la foi car la raison doit se mettre au service de la foi, démontrer et expliquer les vérités de la foi.

Averroès adopte une perspective de conciliation des deux. Pour lui, par la raison comme par la foi, l'homme cherche la vérité. Or, le vrai dit-il ne s'oppose pas au vrai, mais le soutient. In ne doit pas avoir de conflit entre la foi et la raison. Elles doivent s'accorder. Toutefois, Averroès donne une préférence à la raison dans la recherche de la vérité.

Il apparaît finalement que la raison est un **instrument** privilégié de connaissance dont dispose l'homme. La raison a des possibilités réelles et avérées, mais il y a des limites aux possibilités de celle-ci. La foi peut donc venir au secours de la raison quand elle manifeste ses limites ou son impuissance. Aussi, la raison peut confronter la foi et l'aidant à rendre ses vérités intelligibles.

SUJET : Expliquez et discutez cette affirmation :

précises

« Si vous attendiez de la philosophie un ensemble de connaissances^v et sûres et qu'il vous suffirait de recevoir, votre déception sera complète ».

Il ne faut pas s'attendre de la philosophie des connaissances qui vous satisferont à la manière des sciences où l'on peut acquérir des connaissances certaines. Les connaissances philosophiques sont des connaissances générales, subjectives et contradictoires.

Quels sont les arguments qui permettent d'étayer cette thèse ? Ne faut-il pas être nuancé quant à notre déception vis à vis de la philosophie ?

Cette idée met bien en évidence certaines caractéristiques des connaissances philosophiques. Un des **reproches qu'on fait à la philosophie** est le fait que depuis sa naissance, **elle n'a pas** offert des connaissances qui puisse faire l'accord des esprits. Celui qui s'adonne à l'étude de la philosophie s'en aperçoit. L'histoire de la philosophie, en effet, est faite d'une multitude de conceptions qui se **mettent** en cause les unes les autres. Chaque philosophe critique son devancier et espère pouvoir mieux **dire**. Ainsi, les philosophes sont continuellement dans des débats critiques, contradictoires par un souci d'universalité. C'est au regard de cela que certains comparent la philosophie à un « Cimetière de **doctrines** ».

La philosophie n'est pas donc une matière de **connaissance** à l'opposé des disciplines scientifiques comme le souligne E. Kant : « **Il n'y a pas de philosophie** que l'on puisse apprendre ; on ne peut apprendre qu'à philosopher ». Cette réflexion **Kantienne** nous montre l'incapacité d'apprendre une philosophie car aucune ne constitue en elle-même une certitude admise. Au contraire, on remarque que chaque philosophie est empreinte de la subjectivité de son auteur. Chaque philosophie est une conception individuelle bien que s'appuyant sur des conditions objectives (conditions socio-économiques). L'essence de la philosophie apparaît alors comme : la recherche de la vérité à travers les discussions, les contradictions de pensées individuelles.

En comparaison avec les sciences et leurs certitudes, on peut être insatisfait par le spectacle que nous **offre** la philosophie. C'est pourquoi Karl Jaspers soutient : « Pour quiconque croit à la science, le pire est que la philosophie ne fournit pas de résultats apodictiques, un savoir qu'on puisse posséder. Les sciences ont conquis des connaissances certaines qui s'imposent à tous, elle, malgré l'effort des millénaires n'y a pas réussi ». Nous disons donc avec Kant qu'« on ne peut apprendre qu'à philosopher » c'est à dire à penser, à porter un regard critique sur les choses qui nous sont soumises. Il s'agit **là** de la formation de l'esprit critique qui soumet tout au tribunal de la raison. Et Karl Jaspers précise que c'est l'important en philosophie : « Ce qu'on cherche à conquérir en elle (la philosophie), ce n'est pas une certitude scientifique, la même pour tout entendement ; il s'agit d'un examen critique au succès duquel l'homme participe de tout son être ». Le plus important en philosophie est donc moins les connaissances que nous en acquérons que cet « examen critique » auquel nous sommes initiés.

Nous disons, en revanche, que la philosophie n'est pas systématiquement décevante. Toute conception de ce genre relève d'une vision négative, trop sombre de la philosophie. De même elle peut susciter un scepticisme à l'égard de la philosophie et décourager toute envie de se former en philosophie.

Si nous considérons le rapport de la philosophie avec les réalités du milieu social, nous acquérons une certaine connaissance car elle tente de refléter ces réalités. Nous comprenons dès lors que la philosophie n'est pas extérieure au monde, qu'elle n'est pas la rêverie, mais qu'elle est selon l'expression de Hegel « l'époque appréhendée par la pensée ».

Par ailleurs, les grands systèmes philosophiques tels que le Platonisme, le Stoïcisme, l'Épicurisme, le Cartésianisme, le **Maxisme**, l'Existentialisme sont en définitive des visions du monde qui peuvent nous inspirer dans notre vie.

La philosophie nous donne une culture **générale** élargissant ainsi notre horizon intellectuel et nous offrant la faculté de prendre part aux débats sur des sujets multiples.

Vouloir acquérir des connaissances certaines en philosophie peut être assimilé à une tentative d'introduire du dogmatisme en la matière. Or, la philosophie est par essence **anti-dogmatique**. La philosophie dit **Karl Jaspers** se trahit quand elle dégénère en dogmatisme.

Il apparaît enfin, que la philosophie est une discipline particulière qui ne fournit pas des connaissances certaines qu'on pourrait acquérir comme c'est le cas en science. La philosophie est faite de conceptions du monde, subjectives et contradictoires et est propice ainsi non à un apprentissage, mais au développement du sens critique. L'étude la philosophie n'est complètement décevante, l'esprit s'y forme et y acquiert une foule de choses.

SUJET : « Je crois parce que c'est absurde ».
Appréciez cette pensée.

Cette **affirmation** pose le problème de la croyance. La croyance se justifierait par le fait que l'homme ne peut avoir accès à toutes les choses ou à leur donner une signification. Autrement dit, **l'homme** fait preuve de croyance quand les choses transcendent la rationalité.

Toute croyance se justifierait -elle par l'inintelligibilité **des choses** ?

Dans un cadre strictement religieux, la croyance se fonde sur l'inaccessibilité des choses à la **raison**. **Les vérités de la foi sont celles auxquelles l'homme ne peut donner de véritable signification** rationnelle. Comme le dit Saint **Thomas d'Aquin**, la raison livrée à elle-même ne peut atteindre la connaissance de toutes les **vérités** notamment les vérités relatives à Dieu. C'est donc l'impuissance de la raison à tout expliquer qui entraîne la croyance. En d'autres termes, la croyance **commence là où s'arrête** la connaissance rationnelle (**scientifique** et philosophique).

Certains dogmes religieux n'ont pas de sens rationnel **dans** leur contenu. C'est par exemple le dogme de création, le dogme du péché **originel**, le dogme de l'incarnation. **Ils** sont objet non d'une **compréhension** rationnelle, mais d'une croyance. C'est pourquoi les vérités religieuses sont connues par **révélation**. La **révélation** est la preuve que les vérités divines dépassent l'**entendement** humain, elles sont donc dévoilées à l'homme par Dieu ou par des hommes inspirés de Dieu.

Aussi pour Kant, les limites de la raison imposent une croyance. Certains sujets que forme la raison sont inconnaissables : l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme. Ceux-ci obligent l'homme à faire une certaine place à la croyance si la raison ne veut pas continuer à **tourner** à vide. La formule Kantienne pour exprimer cette idée est « Je dus donc limiter le savoir pour faire place à la croyance ». (Critique de la Raison Pure).

Il faut cependant **dire** que tout dans la croyance n'implique pas l'absurdité. Saint Thomas lui-même précise que si la raison ne peut pas atteindre la connaissance de toutes les **vérités relatives** à Dieu, elle peut quand même démontrer l'existence de Dieu à travers 5 preuves (**cf le sujet intitulé** « La foi **peut**- elle conforter la raison ? ». C'est donc dire que même dans le **domaine** de la croyance, la raison n'est pas totalement muette. Mais pour cela Saint Augustin recommande que la foi précède la raison « **Il** faut croire pour comprendre ». Aussi si nous ne **réduisons pas** la notion de croyance à la seule croyance religieuse, nous pouvons dire que croire c'est **adhérer** à ce qui est approuvé par la raison. Saint Thomas demande de croire **afin** de comprendre ce **que nous** croirons. Ainsi, c'est la raison qui veut que la foi la précède. De ce point de **vue**, la **croyance n'a pas** un contenu péjoratif ou strictement religieux et elle se justifie alors par l'intelligibilité d'une chose. On peut ainsi inverse la formule de dire **« qu'il comprendre pour croire »**. Croire ne signifie pas acceptation aveugle mais adhésion rationnelle à une chose.

En somme, l'inintelligibilité de certains phénomènes est source de croyance ; c'est à dire une adhésion sans fondement rationnel. Mais croire ne signifie pas nécessairement adhérer aveuglement et le croyant authentique n'est pas une personne incapable de donner un minimum de fondement à sa foi.

SUJET : Peut-on séparer la production des idées de la production de la vie matérielle ?

Il est ici question des liens qui existent entre la vie matérielle des hommes et leur vie spirituelle. Autrement dit, est-il possible de concevoir une vie spirituelle qui n'ait pas de rapport avec la vie matérielle ?

Si la production des idées est indétachable de la production de la vie matérielle, ne peut-on pas parler tout au moins d'une relative autonomie de la vie spirituelle, voire de son influence réciproque sur la vie matérielle ?

Les hommes dans la vie sociale se sont toujours faits une représentation du monde, de la société; une représentation-d'eux-mêmes-et-de-leurs-rapports **avec le monde**. La vie sociale présente les hommes comme des êtres menant une vie spirituelle qu'on ne peut pas séparer de leur qualité d'homme. Tout en menant une vie spirituelle, les hommes mènent une vie matérielle. En effet, la **vie spirituelle** et la vie matérielle sont indissolublement liées. Cependant il convient de préciser la nature des liens **existants** entre la production de la vie matérielle et celle de la vie spirituelle. Pour cela, l'analyse marxiste nous édifiera. L'une des thèses fondamentales du matérialisme historique de Marx – Engels est que les hommes sont d'abord des êtres de besoins, besoins élémentaires de se nourrir, de se vêtir et de se loger. Ces besoins sont élémentaires mais fondamentaux, essentiels pour **les hommes** car ils sont les conditions de toute existence **humaine**. Les hommes étant des êtres de besoins ils sont donc engagés dans cette nécessaire production des biens matériels pour satisfaire leurs besoins matériels. On peut donc dire que la production de la vie matérielle est primordiale chez les hommes. C'est elle qui conditionne et détermine la production des idées. Ce n'est pas la conscience des **hommes** dit Marx qui détermine leur conscience. En termes clairs, ce n'est pas la pensée qui **détermine** la vie, **mais** c'est la vie qui **détermine** la pensée.

Les hommes sont donc des êtres ayant une vie réelle, ils sont d'abord des producteurs de biens matériels et partant des producteurs d'idées. Ce sont leurs conditions d'existence réelles et en premier lieu la vie matérielle ou économique qui façonnent leurs conceptions, leurs représentations. C'est ce qu'on a appelé chez les marxistes le déterminisme économique.

L'analyse marxiste des types historiques de **société** (communauté primitive, esclavagisme, féodalisme, capitalisme, socialisme) a montré que chaque fois que les conditions d'existence réelle (conditions socio-économiques) des hommes changent, leurs conceptions, leurs idées **s'en trouvent** bouleversées ou du moins se modifient pour correspondre aux conditions nouvelles. A la société esclavagiste correspondront les idées de domination, de soumission, d'autoritarisme, de restriction de liberté individuelles ; à la société socialiste correspondront les idées d'entraide, de solidarité, d'épanouissement réel de l'homme, de démocratie « réelle » etc...

Nous pouvons donc dire que la production des idées est intimement mêlée à la production de la vie matérielle. L'étroitesse des liens entre la production des idées et celle de la vie matérielle est telle que Marx et Engels ont soutenu dans « l'idéologie Allemande » qu'il ne saurait avoir d'histoire de la philosophie, du Droit, de la Politique, de l'Art, de la Religion etc... Ce qui est une manière de dire que les différentes formes idéologiques citées plus haut sont conditionnées par la vie matérielle des hommes.

S'il est avéré que la production des idées est inséparable de la production de la vie matérielle ; il est toutefois soutenable que les idées peuvent avoir une relative autonomie dans leur développement. Pour illustrer notre propos, nous prendrons une forme idéologique déterminée : la **philosophie**. En effet, l'étude de l'histoire de la philosophie montre que les philosophies sont

influencées par les conditions de leur apparition, mais  montre aussi que les philosophes sont capables de prendre du recul par rapport aux conditions **socio-économiques** immédiates pour élaborer une pensée personnelle qui ne soit pas prisonnière des conditions elles-mêmes. Les idées du philosophe peuvent traduire des réalités non immédiates, celles de son époque, celles de sa société. Le philosophe apparaît ainsi aux yeux de certains comme un visionnaire, celui qui est en avance sur son temps. D'autres par contre voient en lui le rêveur, le spéculateur par excellence (au sens négatif).

Aussi à regarder les débats d'idées internes entre les philosophes contemporains (de la même époque) et même entre philosophes d'époques différentes, on ne peut pas s'empêcher de parler d'une relative indépendance des idées par rapport aux conditions de vie matérielle. On peut dès lors nuancer la position de **Marx** et Engels « niant » l'histoire des idées. Nous dirons donc que **les idées, nées sur la base de la vie matérielle, peuvent se développer selon leur propre logique, une logique interne au point de faire croire à un développement indépendant des idées.**

D'autre part, il y a un autre rapport entre la production des idées et celle de la vie matérielle. Ce **rapport** est celui de l'action réciproque des formes idéologiques sur la vie matérielle des hommes. Les idées à leur tour peuvent exercer une influence décisive sur l'état ou le développement de la production matérielle. Les idées peuvent favoriser le développement de la production matérielle ou devenir un frein à leur épanouissement. **Marx** et Engels ont démontré que les **idéologies** dominantes dans les sociétés de classes aux intérêts antagonistes sont des idéologies conservatrices, **réactionnaires** qui ne favorisent pas la production de la vie matérielle. Les classes dominantes élaborent des idées qui justifient et légitiment la situation **existante**. Les idées peuvent être aussi de **véritables** levains pour la production de la vie matérielle quand elles correspondent à l'état des forces économiques et quand elles traduisent les aspirations populaires.

Marx et Engels avaient répliqué à leurs détracteurs qui avaient exagéré dans l'interprétation du poids de l'économie dans la vie sociale. Ils ont précisé que l'économie est certes l'élément déterminant en dernière instance, mais qu'en retour les formes idéologiques (Politique, Droit, Philosophie etc) peuvent exercer une influence décisive sur la vie matérielle.

Dans cette influence réciproque, un rôle important revient à la politique car le pouvoir politique apparaît comme le centre de décision de l'organisation et de la direction de la vie sociale de la cité. C'est aussi le pouvoir politique qui élabore l'arsenal juridique, législatif qui régit la vie socio-économique de la Cité.

Disons, somme toute, qu'il est illusoire de concevoir la production des idées sans la vie matérielle des hommes. Les hommes sont d'abord des êtres de besoins et sont pour cela engagés dans le processus de la production des biens matériels. En même temps qu'ils produisent les biens matériels pour assurer leur **existence**, ils produisent des idées, ils se représentent le monde. L'homme n'est pas spiritualité pure et les idées qu'il produit sont en rapport avec ses conditions d'existence réelles. Nous pouvons donc dire avec **Marx** et Engels qu'il n'y a pas une histoire à part des idées ou un développement autonome des idées. Ainsi, l'histoire de la Philosophie, du Droit, de l'Art, de la Religion etc apparaît comme étant liée à l'histoire du développement de la production matérielle. Il faut toutefois dire que les idées ont un pouvoir rétroactif sur l'évolution de la vie réelle.

SUJET : La Raison entre t- elle nécessairement en conflit avec la croyance religieuse ?

Ce sujet pose le problème du rapport de la raison et de la foi. Plus précisément, il s'agit de savoir s'il y a une opposition irréductible entre foi et raison ou si malgré leur contradiction apparente, il y a possibilité d'un dialogue ou mieux d'un accord entre foi et raison. Autrement dit, même s'il existe un conflit entre elles, ce conflit n'est pas insurmontable.

La raison est potentiellement en conflit avec la croyance religieuse. La raison est la lumière naturelle en l'homme qui lui permet de distinguer le vrai du faux. En effet, l'autonomie de la raison la met en conflit potentiel avec la croyance religieuse. La raison veut que nous ne tenions pour vrai que ce qui est établi par suite de démonstrations, de preuves ou d'argumentations rigoureuses. Alors que la foi veut une adhésion aveugle aux dogmes de la Révélation. — La Révélation n'a pas pour seul but de mettre la raison sur la voie de ses propres vérités, elle excède notre pouvoir de connaître en dévoilant aux hommes des mystères. La religion énonce des propositions invérifiables par la raison.

Pour illustrer le conflit de la raison et de la croyance religieuse, nous nous appuierons sur deux (2) aspects du problème : le contenu et l'origine de la croyance religieuse.

Du point de vue du contenu, la **raison** s'oppose au contenu de certains dogmes religieux ou en **donnera** une interprétation qui est incompatible avec la foi : le **dogme** du péché originel, la création ex nihilo etc. Ainsi la rationalité scientifique refusera l'idée de miracle car **elle** présuppose un ordre immuable des choses (les lois). Mieux, le regard critique de la raison va **jusqu'à** se demander quel est le sens de l'idée de Dieu lui-même.

D'autre **part**, la **critique** rationnelle de l'origine de la croyance religieuse en **détruit** le fondement. Ainsi **pour Freud** la religion traduit le désir infantile de protection et de sécurité que l'homme éprouve en invoquant Dieu le Père. Mais se demande Freud, l'homme peut-il éternellement demeurer enfant ? Les religions en effet sont marquées par de nombreuses traces d'infantilisme et plus généralement d'anthropomorphisme. Dans l'incapacité de concevoir **Dieu**, nous réfugions dans des représentations caricaturales, en l'affublant d'attributs humains, par exemple, en le regardant comme un père, **comme** un mâle. Pour **Marx**, la croyance religieuse a sa source dans les conditions d'existence de misère. Elle **est l'opium** du peuple » et vise à faire accepter la misère aux opprimés en leur promettant la bonheur dans l'au-delà. Pour Engels, la religion naît des conceptions bornées de l'homme autrement dit l'ignorance de l'homme l'a amené à attribuer ces phénomènes à des forces surnaturelles. Bref, la raison ne discute pas d'égal à égal avec la croyance, mais la prend à revers en dévoilant les fondements (les soubassements).

On peut donc dire que le conflit potentiel entre la raison et la croyance religieuse est nécessaire car la religion semble exiger une capitulation de la raison qui doit adhérer à ce qu'elle ne peut vérifier.

En revanche, le conflit entre la raison et la croyance ne va pas jusqu'à une opposition inconciliable. La raison et la croyance religieuse ont mutuellement besoin de l'une de l'autre.

La croyance religieuse a besoin de la raison, elle ne peut pas refuser la raison. Que voudrait une religion à laquelle on ne pouvait croire qu'en faisant taire le meilleur de nous-mêmes c'est à dire la raison ? Un « **Oui** » adulte à Dieu est un « **Oui** » total, un « **Oui** » lucide auquel la raison peut souscrire. Il est toujours navrant de constater chez certains fidèles la cohabitation contre nature d'un développement intellectuel d'homme adulte avec un infantilisme religieux.

La raison permet à la religion d'être débarrassée de sa gangue mystique en vue de **rendre** un culte authentique à Dieu. C'est aussi en ce sens qu'il faut comprendre : Dieu doit mourir c - à - d les multiples conceptions sur Dieu (anthropomorphiques, infantilistes...) meurent pour laisse paraître le vrai Dieu qui est au - delà de ce qu'on peut dire. Le déisme (croyance en un Dieu sans intermédiaire) s'inscrit dans le souci d'une conception d'un Dieu authentique libéré de fausses conceptions humaines.

Le croyant n'a rien à craindre d'une lecture rationnelle des textes sacrés. Toute crainte de se genre ne serait-elle pas l'indice d'une défiance secrète envers la Révélation ? Dieu qui est l'auteur de toute chose n'est-il pas aussi le créateur de la raison ? Comment dès lors la révélation générale qu'il consent à tout homme par le moyen de ses facultés naturelles c - à - d la raison.

De son côté, la raison doit se montrer attentive à la foi. Il est dangereux d'adopter une attitude rationalisme étroit qui exclurait de son champ toutes les préoccupations auxquelles la raison n'a pas directement accès. La raison n'est pas la seule dimension de l'homme, l'affectivité, l'art témoignent de la part d'irrationalité en l'homme, La raison ne postule pas le caractère inspiré des **Ecritures** mais les prend néanmoins au sérieux ; elle les interroge, lutte avec elles pour s'en approprier de sens convaincu qu'elle trouvera de **ce dialogue** matière à **s'instruire**. Les récits bibliques de la création du monde ou de la chute sont des réservoirs inépuisables de sens. L'interprétation des mythes, des textes sacrés comme la poésie ou de la peinture élargit la compréhension du monde de la **raison**. **Donc** la raison gagne à s'ouvrir à la foi.

L'ouverture mutuelle de la raison et de la foi l'une à l'autre est une condition de leur conciliation. Pour que la foi puisse s'accorder avec la raison, il faut qu'elle accepte de soumettre la Révélation au jugement de la raison pour la lui rendre accessible. La raison de son **côté** doit avouer ses limites. Comme le note **Pascal** : « La dernière démarche de la raison est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent ».

En effet, la rationalité scientifique ne prend pas en compte les questions d'ordre **métaphysique** non moins importants pour l'homme. Face au constat des limites de la raison, **Kant** écrit : « Je dus limiter le savoir pour faire une place à la croyance ».

Nous disons donc pour conclure que le conflit entre la raison et la croyance religieuse n'est pas insurmontable. Rien à priori ne garantit l'accord entre la raison et la foi car la raison ne se reconnaît d'autre maître qu'elle même et refusera donc que la foi lui impose ses vérités par voie d'autorité d'où le conflit potentiel nécessaire entre elles. La raison quant à elle en marquant ses limites elle fait appel à la croyance. L'homme étant à la fois rationnel et irrationnel, il ne peut se contenter des seules explications rationnelles aux choses. Et **Averroès** pense que par principe, la foi et la raison ne doivent pas s'opposer car, dit-il, toutes les deux cherchent la vérité or le vrai ne s'oppose pas au vrai, mais le soutient et témoigne en sa faveur.

SUJET: Peut-on reprocher à la Philosophie d'être inutile ?

La Philosophie est une activité intellectuelle, un effort fait par l'homme pour donner un sens au monde, donc un effort rationnel de saisie des choses. La philosophie embrasse tant les choses de la nature que celles qui concernent l'homme, son existence dans la société. Un certain développement du discours philosophique a fait dire à certains esprits que la philosophie est inutile. Nous dirons dans l'analyse de la question pourquoi on est arrivé à une telle idée, et aussi si ce reproche permet de soutenir véritablement la prétendue inutilité de la philosophie.

La question de l'utilité de la philosophie est sujet à discussion. Le discours philosophique est considéré par certains comme inutile. Les arguments qui sont utilisés par les détracteurs de la philosophie sont généralement inspirés des succès des sciences exactes ou des sciences de la nature. En effet, on a pu reprocher à la philosophie ses grandes généralités abstraites, sa grande tendance à la spéculation et à la théorie. L'histoire de la philosophie montre le caractère assez théorique et spéculatif de la philosophie. On voudrait donc que les philosophes rompent avec leurs grands développements théoriques pour enfin devenir utiles à l'humanité. Pour cela, la philosophie doit devenir pratique afin de résoudre les problèmes réels auxquels les hommes sont confrontés. Marx lui-même s'en est pris violemment à cette philosophie spéculative pour une philosophie plus pratique qui soit en rapport avec la praxis sociale des hommes. Cette critique de la philosophie spéculative par Marx trouve son expression dans sa fameuse thèse sur Feuerbach (11^{ème} thèse sur Feuerbach) : « Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de différentes manières, ce qui importe c'est de la transformer ». Pour Marx donc, les philosophies d'avant, son propre système apparaissent comme des grandes conceptions, des visions du monde plutôt théoriques et spéculatives. Aussi compare-t-on volontiers la philosophie aux sciences en privilégiant les sciences car elles sont concrètes, pratiques donc utiles à l'homme. Ces partisans des sciences soutiennent qu'elles sont récentes, mais elles ont permis à l'homme de transformer matériellement son cadre de vie, ses conditions et même son propre corps (médecine). La Science apparaît comme une déesse à laquelle on a confiance plus qu'à toute autre chose ; elle a permis à l'humanité de réaliser ses vieux rêves. Quant à la philosophie, malgré sa vieillesse, son antériorité aux sciences, n'a pas pu atteindre un niveau d'efficacité ou de succès. Aussi à l'opposé des sciences qui sont parvenues dans leur aventure récente à acquérir des certitudes qui font objet d'unanimité, la philosophie n'est pas parvenue à supprimer les grands débats entre les philosophes. C'est là un autre argument utilisé pour essayer de justifier l'inutilité de la philosophie : l'opposition, les débats contradictoires entre les philosophes. Les détracteurs de la philosophie sont exaspérés par l'opposition entre les philosophes. La philosophie est inutile disent-ils car elle n'arrive pas à fournir des certitudes unanimement acceptées. La philosophie est marquée depuis son apparition, par les débats sans cesse rebondissants entre les philosophes. Tout système philosophique est soumis à la critique d'autres philosophes. Ainsi de nombreux systèmes philosophiques se sont écroulés les uns sur les autres sans avoir réussi à s'imposer comme universellement valables. Les systèmes philosophiques portent tous la marque de la subjectivité de leur créateur. Les divergences entre les philosophes ont entraîné un scepticisme à l'endroit de la philosophie, voire un rejet pure et simple de la philosophie.

L'argument ultime ou extrême est celui de la déclaration de la disparition future de la philosophie. C'est l'argument scientiste ou positiviste généralement inspiré d'Auguste Comte qui soutient que les sciences par leur progrès absorberont définitivement la philosophie car les sciences auront résolu tous les problèmes de l'humanité. A la rigueur, la philosophie doit s'occuper de coordonner les résultats des sciences.

D'autres aussi pensent que le philosophe est le rêveur, celui qui n'a pas les pieds sur terre à l'image de Thalès tombé dans un trou pendant qu'il méditait sur le spectacle céleste. La philosophie paraît à leurs yeux comme inutile car le philosophe vivrait dans un monde à part et ses idées n'auraient aucune influence sur la société.

Nous dirons que les arguments utilisés pour justifier l'inutilité de la philosophie ne sont pas dénués de tout fondement. Toutefois, ces arguments ne sont pas suffisants pour soutenir que la philosophie est inutile. Une analyse plus sérieuse montre **que** la philosophie, même si elle ne produit pas les mêmes effets que les sciences, est utile à sa manière. Essayons donc d'examiner les différents arguments qui sont utilisés pour justifier l'inutilité de la philosophie. Les philosophies sont certes essentiellement théoriques, mais cela ne veut pas dire que les idées philosophiques n'ont **aucun** effet pratique. Les philosophes ont de tout temps cherché à exercer une influence sur leurs sociétés, sur leur époque. Entre autres Platon avait conçu une **société** idéale pour ses concitoyens. Cette société idéale devait être gouvernée par les philosophes. De même Epicure était partisan d'une philosophie qui puisse guérir ou apaiser les problèmes humains. Vaine est la parole d'un philosophe disait Epicure – qui ne guérit aucune souffrance humaine. Descartes pour sa part prônait une philosophie pratique au détriment dit-il de la philosophie scolastique, spéculative afin de rendre **l'homme comme « maître et possesseur de la nature »**. Nous **n'oublierons pas Marx qui, tout en** – critiquant la philosophie spéculative, donnera une nouvelle orientation à la philosophie. Avec l'avènement du marxisme, la philosophie ne peut plus être taxée de bavardage creux, inutile. Le marxisme est tout **tourné** vers l'homme, ses problèmes notamment les injustices et les inégalités sociales **criardes** au sein de la société capitaliste. Marx affirmait que la philosophie peut devenir pratique, elle peut participer à la **transformation** du monde. Pour que la philosophie ait une emprise pratique, elle doit traduire les aspirations des masses ; **ainsi** en pénétrant les masses elle peut entraîner des changements même **révolutionnaires**. S'inspirant des idées de Marx dans des **conditions socio-** historiques données, **Lénine** a **opéré en** Russie un changement social important : la **Révolution Bolchévique** d'octobre 1917. Mais avant l'expérience russe, la **Révolution Française** de 1789 a été un exemple qui témoigne de la vigueur des idées philosophiques au sein de la société. La Révolution Française, a été idéologiquement préparée par les philosophes **des** lumières. Ils ont été les têtes pensantes de ce grand bouleversement social. Ces différents exemples **permettent** de rejeter la thèse qui fait du philosophe un rêveur, l'homme qui ne se préoccupe pas de la réalité sociale. La philosophie n'est pas une évasion, elle est nécessairement en rapport avec le monde.

De même les divergences entre les philosophes ne peuvent pas être considérées comme un argument de poids contre la philosophie. Les débats contradictoires sont utiles et **nécessaires** au développement de la philosophie comme discipline particulière qui privilégie l'esprit critique. Mettre un terme **aux** oppositions entre les philosophes reviendrait à vider la philosophie de sa substance. Si la philosophie crée une unanimité des points de vue entre **les** philosophes, elle entraînera par **là** même un dogmatisme dans ce domaine. La philosophie est par nature **anti-**dogmatique et la Vérité demeure un idéal pour le philosophe.

Mieux, nous dirons que les oppositions ne sont pas le propre de la philosophie. Par delà - la philosophie, toute discipline scientifique progresse par contradiction – dépassement. L'histoire des sciences elles – mêmes montre que les sciences ne progressent pas de manière linéaire. Le progrès des connaissances scientifiques est marqué des grands bouleversements, de grandes remises en cause. Des conceptions du monde en science peuvent être erronées, mais prendre l'aspect de vérité **jusqu'à** ce qu'elles soient démenties par de nouvelles découvertes. Ainsi, les connaissances scientifiques progressent en se rectifiant et en s'affinant. C'est ce qui fait dire à Engels : « L'histoire des sciences est l'histoire de l'élimination progressive de l'erreur c'est à dire de son remplacement par une nouvelle erreur, mais de moins en moins absurde ». C'est donc une analyse superficielle qui fait dire que les discussions sont le propre de la philosophie et que les sciences sont le lieu des vérités définitivement établies.

Contre l'argument scientifique, nous dirons que la philosophie est utile car elle répond à un besoin déterminé qui n'est pas pris en compte par les sciences. Les sciences, en effet, ont fait de prodigieux exploits dans le **domaine** de l'étude de la **Nature** et des lois des phénomènes ; mais il y a d'autres questions qu'elles sont condamnées à laisser de côté. Ces questions sont dites d'ordre **métaphysique**. Entre autres, la question du sens profond de l'univers, la question du sens de l'existence humaine, la destinée humaine, le problème du bonheur, de la **liberté**, le problème de la connaissance et aujourd'hui avec les nouveaux développements de la science, de nouvelles questions philosophiques sont suscitées. La philosophie se **pose** aujourd'hui la question du **sens** réel et de la finalité véritable de la science. La philosophie est donc une réflexion sur la condition humaine et tant que telle, elle ne peut être considérée comme inutile.

D'autre part, la **connaissance** des grands Systèmes philosophiques – le Platonisme, l'**Épicurisme**, le **Thomisme**, le **Cartésianisme**, le **Marxisme**, l'**Existentialisme** etc, peut nous aider à mieux définir notre propre philosophie et notre conduite dans la vie.

Nous dirons, somme toute, que la philosophie n'est ^{pas} exempte de tout reproche, mais on ne peut pas pour autant la déclarer inutile. La philosophie est utile à sa manière car elle tente de **répondre** à des questions **épargnées** par **les sciences** – questions essentielles pour l'homme – et apaise ainsi l'angoisse de l'homme et le désir de l'homme de cerner tous les contours de son **existence**. Quant aux sciences, elles ont certes fait des progrès **dans leur** domaine et elles ont donné à l'homme le pouvoir de changer **ses** conditions de vie. **Mais** on peut se poser la question suivante : **Que serait devenu notre monde sans la philosophie ?**

**SUJET : De nos jours, on pense que le développement harmonieux de la société n'est possible que sous la direction des technocrates.
Qu'en pensez - vous ?**

Cette idée met l'accent sur la place des technocrates dans le développement des sociétés actuelles. Les sociétés actuelles sont des sociétés dans lesquelles les différentes technologies jouent un rôle important, incontournable à telle enseigne qu'on ne peut adhérer a priori à cette réflexion.

Dans quel esprit il faut comprendre cette affirmation ? Le développement harmonieux de la société, aujourd'hui, est-il possible **seulement** sous la direction des technocrates ?

Toute société aujourd'hui, pour son développement, a besoin des technocrates. La technocratie est le pouvoir des technocrates - c'est à dire d'une minorité de **cadres dirigeants**, disposant des compétences techniques. La technique et les technologies tiennent aujourd'hui une place non négligeable pour le développement de la société. Depuis la révolution scientifique et technique en Europe à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle, les techniques n'ont cessé d'exercer une influence sur la marche des sociétés. Depuis les sociétés occidentales se sont **industrialisées** et ont ainsi assié leur développement sur l'industrie. Les autres sociétés ont **emboîté** le pas à l'**Europe** notamment l'**Amérique**, le Japon qui ont réalisé des progrès prodigieux. L'Afrique, pour sa part, n'est pas restée en marge de ce mouvement et aujourd'hui les pays **africains** qui font figure de **géants** sur le continent sont ceux qui ont fait des efforts en matière de développement technologique.

C'est sur la base de l'efficacité technique et technologique qu'on a estimé que sans les technocrates, il n'y a pas de développement harmonieux de la société. Car les technocrates sont ceux qui disposent des compétences techniques requises et qu'en leur confiant le pouvoir, ils privilégieront les réussites techniques dans le développement social.

Les sociétés dotées d'infrastructures techniques ont besoin de compétences techniques en vue d'obtenir de meilleurs rendements dans la gestion des affaires dont ils ont la charge. Toute société a besoin de produire et de mieux produire pour satisfaire les besoins des consommateurs qui sont ses membres. La production est la condition d'existence de toute société et les technocrates sont à mesure de rendre efficiente une entreprise s'appuyant sur les moyens **techniques** ou technologiques.

Nous pouvons donc dire que dans un monde qui est de plus en plus marqué par des progrès techniques et technologiques, il faut tenir compte du rôle des personnes disposant des compétences techniques utiles à la société.

Si la technocratie est utile au développement d'une société, elle ne peut être cependant la condition suffisante pour assurer à celle-ci un développement harmonieux. Un développement harmonieux doit tenir compte à la fois de l'économique et du social. Comme nous l'avons souligné précédemment le pouvoir technocratique est soucieux de l'efficacité technique, donc de l'économique ou la production. Une gestion de la société privilégiant les résultats économiques peut entraîner un déséquilibre ou une dysharmonie dans le développement. Les sociétés occidentales qui sont des modèles de réussites techniques ne sont pas des sociétés qui jouissent nécessairement d'un développement harmonieux. Il faut aussi ajouter que dans les sociétés capitalistes industrialisées, les rendements économiques ne profitent pas à toute la société. Ce sont les minorités capitalistes détentrices des principaux moyens de production et d'échange qui s'approprient ou se partagent les richesses générées par la société. C'est face à ce déséquilibre social que les marxistes ont soutenu qu'un développement harmonieux de la société doit aussi tenir compte de l'aspect social, la dimension humaine. D'un tel point de vue, il ne faut pas voir le développement

harmonieux de la société en termes de progrès techniques, de réalisations économiques, mais dans la capacité de la classe dirigeante à satisfaire les besoins sociaux fondamentaux des masses. En termes clairs, toute réussite technique ou économique qui ne profite pas à la société entraîne des inégalités, un déséquilibre social.

Une gestion technocratique au nom de l'efficacité technique peut se débarrasser d'une partie des travailleurs dans tel ou tel domaine de la production. Cette tendance donne d'impression que les résultats économiques sont une **fin** en soi, l'homme étant considéré comme un instrument de la production. Alors que c'est l'homme qui importe et ses besoins fondamentaux : il faut assurer à l'homme sa nourriture, sa santé, son éducation, bref son bien-être social.

Il faut donc pour un développement harmonieux de la société l'implication d'autres compétences et spécialistes qui sont plus soucieux du côté social ou humain du développement. Les sociologues, les anthropologues, les historiens, les philosophes, les juristes peuvent aussi contribuer au bon développement de la société. Car ceux-ci ont une meilleure connaissance du social, de l'humain. Il ne faut pas entendre par là que les spécialistes de la société et de l'homme sont ceux qu'il faut pour réussir un développement harmonieux de la **société** pas plus que pour être le meilleur éducateur il ne suffit pas d'être psychologue ou pédagogue.

Au total donc, il apparaît que la gestion technocratique de la société n'est pas nécessairement celle qui **réussisse** un développement harmonieux. Cela ne veut pas dire non plus qu'il **fut** confier la direction de la **société** à **ceux** qui sont **censés** mieux **connaître** la société et l'homme. Pour un développement harmonieux, on ne saurait privilégier les réussites **économiques** au **détriment** du bien-être social des individus. Il faut donc savoir allier aux compétences techniques le souci du social.

SUJET : « Une idéologie est un système de représentation qui ne possède pas de fonction scientifique mais une fonction pratique, servant à masquer des contradictions politiques au sein de toute société ».

Expliquez et discutez cette pensée.

Cette pensée définit l'idéologie dans son acception péjorative car en ce sens l'idéologie en tant que système de représentation manque d'objectivité mais se préoccupe surtout de défendre les intérêts réels d'un groupe social donné tout en donnant l'illusion de défendre les intérêts de toute la société.

N'y a-t-il **pas d'idéologie** qui, tout en jouant sa fonction pratique, décrit la réalité en dévoilant les contradictions politiques réelles au sein de la société ?

- Toute idéologie a une fonction pratique. En effet, l'idéologie se présente comme un système d'idées et de jugements explicite et généralement organisé qui sert à décrire, à expliquer, à interpréter ou à justifier la situation d'un groupe ou d'une collectivité donnée. Comme l'ont souligné Marx et Engels, ce sont les classes dominantes c'est à dire celles **qui** ont la puissance économique qui diffusent les **idées** dominantes dans la société : « L'idéologie dominante dans la société est celle de la classe dominante car la domination d'une classe s'appuie sur l'illusion nécessaire qu'elle représente l'intérêt de la société toute entière ». (**Marx et Engels** « l'idéologie allemande »). La classe dominante est soucieuse du maintien ou de la préservation de **sa situation**, élabore des **idées** pour **légitimer** le statu quo, **tout en** dissimulant les intérêts **contradictoires** au sein de la société. Elle présente la société **comme homogène**, comme harmonieuse alors qu'en toute société, il y a des conflits d'intérêts liés aux différentes conditions de vie des groupes sociaux. Et Lénine a souligné avec justesse que les hommes ont été et seront toujours en politique les dupes naïves d'eux-mêmes et des autres tant qu'ils n'auront pas compris que **dérrière** les déclarations et les promesses politiques, sociales, morales ou autre il y a les intérêts de telle ou telle classe. L'idéologie n'est donc pas un discours creux et désintéressé ; **elle** a une finalité pratique car au service d'intérêts déterminés. Le discours **idéologique** s'adresse à des oreilles attentives et intéressées ; elle **visé** à l'action en appelant au regroupement et à la lutte. Le discours idéologique utilise un « **Nous** » qui peut être une classe **sociale**, un syndicat, un parti politique, un mouvement social etc.

Cependant, nous devons souligner qu'une telle conception ne prend en compte que le sens **négatif** de l'idéologie. Elle n'épuise pas la réalité (la **notion**) très complexe que représente l'idéologie. C'est aussi en ce sens que l'idéologie est conçue comme opposée à la science car elle sert des intérêts donnés en travestissant la réalité. Par contre, l'idéologie peut revêtir un caractère « scientifique » tout en conservant la fonction pratique. C'est le marxisme qui a voulu sortir l'idéologie de cette perception négative pour fonder une idéologie « scientifique » c'est à dire un système d'idées qui rende compte de la réalité de manière objective. L'idéologie qui ne joue aucune fonction scientifique est celle des classes sociales qui ont été historiquement dominantes qui se révélées réactionnaires car elles rejettent toute tentative de changement de l'ordre établi en dissimulant les contradictions de classes. Le marxisme en tant qu'idéologie du prolétariat envisage une analyse objective de la situation socio-économique et politique. A l'inverse, par exemple de l'idéologie bourgeoise qui donne une représentation déformée de la réalité capitaliste, le marxisme en dévoile le mécanisme de fonctionnement. Le marxisme démontre que les injustices et les contradictions sociales au sein du capitalisme sont inhérentes à sa nature même. Car le capitalisme est fondé sur la propriété privée des moyens de production et l'exploitation de l'homme par l'homme. Le marxisme soutient que l'Etat est l'instrument de domination des classes économiquement nanties. La classe ou les classes qui détiennent l'appareil d'Etat disposent des principaux moyens de diffusion des idées (radio, télévision, presse ...) comme le fait remarqué Engels : « La classe qui est la puissance matérielle dominante est aussi la puissance spirituelle dominante ». Bref, l'idéologie peut se présenter comme une description objective des conditions de vie en dévoilant les contradictions politiques réelles au sein d'une société. Ainsi, le marxisme se

considère comme une idéologie progressiste car il se bat pour le changement en faveur des masses misérables victimes de l'exploitation capitaliste.

En somme donc, il apparaît que l'idéologie est un système d'idées ayant une fonction pratique. Elle vise à l'action, elle est toujours destinée à des groupes donnés s'appuyant sur leurs conditions de vie. L'idéologie justifie ou dénonce une situation de fait. Même en expliquant objectivement la réalité, l'idéologie ne peut rester un système d'idées sans finalité propre. Aussi faut-il souligner qu'une société globale (par exemple une nation) peut avoir son idéologie qui intervient comme un facteur de cohésion face à des difficultés ou un manque : menace d'agression d'une nation par une autre, une idéologie nationaliste qui lutte pour la libération d'une nation en formation ...

SUJET : Si nier, c'est détruire l'affirmation, comment la négation peut-elle être le moteur de la pensée ?

RECOMMANDATIONS PRELIMINAIRES :

- Tenir tout d'abord compte du fait que le sujet est formulé sous forme interrogative,
- Ensuite, trouver et élucider (éclaircir, donner un sens) les notions importantes du sujet
- L'introduction de ce genre de sujet peut être une reformulation de la question en termes plus clairs de manière à dégager le problème qui s'y trouve,
- Faire enfin l'analyse du sujet autour des idées fondamentales qui répondent à la question.

INTRODUCTION :

La négation est une mise en cause, le **refus** de la véracité d'une chose. Elle s'apparente à première vue à la destruction de ce qui est rejeté. La question qui se pose ici est donc de savoir comment une négation, qui a **priori** est une destruction, peut contribuer au mouvement ou au progrès de la pensée.

CORPS DU DEVOIR :

1. Dire pourquoi on est droit de croire que la négation est ruineuse pour la pensée :

- Une négation est un rejet, le refus d'accepter **comme** réel ou comme vrai,
- Une négation devient destructive quand elle met à terre ce qui est attaqué,
- Par exemple, l'attitude négative d'un **esprit de critique** est une attitude de destruction systématique,

Conclusion partielle : La négation quand elle devient une fin en soi, elle se transforme en obstacle à l'avancée de la pensée.

2. Montrer, comme l'indique le sujet, comment la négation peut être source de progression de l'activité de réflexion ou du processus de la connaissance :

- Toute négation ne bloque pas le mouvement de la pensée,
- La négation joue comme moteur de la pensée si elle vise à monter les limites ou les lacunes d'une affirmation,
- Un **esprit critique** adopte une attitude de discernement qui n'est pas synonyme d'un rejet systématique,
- La négation dans le sens d'un esprit critique est constructrice car elle est rejet de ce qui n'est pas vrai dans l'affirmation et en même temps un effort de dépassement de cette affirmation,
- Pour illustrer, prendre l'exemple de la philosophie et des sciences et montrer que la pensée a besoin de contradiction – dépassement ;
- Les philosophes sont en opposition permanente, mais cette opposition s'avère vitale pour la philosophie,
- Les hommes de science aussi n'ont pas été toujours d'accord les uns avec les autres.

CONCLUSION PARTIELLE : La négation devient le moteur de la pensée quand elle s'inscrit dans le cadre d'une attitude critique, d'une attitude constructive.

CONCLUSION:

Au total, nous dirons qu'à y regarder de près, la négation n'est pas véritablement un obstacle au progrès de la réflexion. Elle lui est au contraire utile, voire nécessaire car le mouvement de la pensée ne s'accomplit pas à proprement parler de **manière linéaire**. Le progrès de la pensée s'appuie sur les contradictions en son sein. Un regard sur la philosophie et les sciences montre que les acteurs qui ont fait ces disciplines ce qu'elles sont n'ont pas été toujours d'accord les uns avec les autres. La pensée est donc par essence dynamique et **anti-**dogmatique. Ainsi, nous pouvons dire avec **Henri Poincaré** : « La pensée ne doit jamais se soumettre, ni à un dogme, ni à un parti, ni à une passion, ni à un intérêt, ni à une idée préconçue, ni à quoi que ce soit, si ce n'est aux **faits** eux – mêmes, parce que, pour elle se soumettre ce serait cesser d'être ».

SUJET : Si les idéologies traduisent (en les dissimulant) des intérêts de classe, faut-il penser qu'une société sans classe marquerait l'avènement d'une philosophie dépouillée de toute idéologie ?

RECOMMANDATIONS PRELIMINAIRES :

- Tenir tout d'abord compte du fait que le sujet est formulé sous forme interrogative,
- Ensuite, trouver et élucider (donner un contenu) les concepts essentiels du sujet
- L'introduction peut devenir ici une réformulation de la question en termes plus clairs de manière à rendre le problème du sujet plus visible,
- Faire enfin l'analyse du sujet autour des idées essentielles qui sont des réponses à la question.

INTRODUCTION :

L'idéologie est un concept polémique qui a reçu diverses interprétations. D'une manière générale, elle est conçue comme un ensemble d'idées cohérent servant des intérêts de groupe. Le problème que pose ce sujet s'inscrit **dans** l'interprétation péjorative (négative) que les marxistes ont faite de l'idéologie ? Dans cette optique les idéologies apparaissent comme étant liées aux classes sociales et les intérêts qui se rattachent à ces classes. Ce qui suppose **logiquement** la fin des idéologies avec l'**avènement** du communisme qui inaugurerait une nouvelle vision.

CORPS DU DEVOIR :

1. Monter en quoi les idéologies traduisent (en les dissimulant) les intérêts de classe.
 - Mettre l'accent sur le fait que les idéologies ainsi conçues s'appliquent **aux** sociétés de classe aux intérêts antagonistes.
 - Les idéologies dominantes dans de telles sociétés sont celles des classes économiquement dominantes. Ces idéologies camouflent donc les contradictions existant dans la société tout en donnant l'impression de défendre les intérêts de toute société.
 - **Exemple** : Dans la société capitaliste, les idéologues bourgeois sont les défenseurs des intérêts des propriétaires capitalistes. Mais en même temps, ils présentent le capitalisme comme le régime de la liberté, de l'égalité et du bonheur pour les individus.
2. Selon la logique marxiste, le communisme, société sans classe- instaurera une nouvelle philosophie.
 - Les hommes n'auront plus besoin d'une idéologie qui défendra telle ou telle classe car les classes auront disparu. La nouvelle philosophie sera dominée par des idées de solidarité, d'entraide, de coopération dans le cadre de la production, de la surproduction et de l'épanouissement complet de l'homme.
3. Cette réflexion marxiste est prophétique et reste un idéal ou simplement une utopie, du moins pour l'instant, parce que la société sans classe n'est pas devenue une réalité effective.
 - Il faut aussi dire que la nature humaine est telle que, même dans une société sans classe, certains individus défendront leurs intérêts personnels.
 - Par ailleurs, si nous concevons l'idéologie comme système de représentation, de conception que les hommes se font d'eux –mêmes, de la nature, nous dirons que l'idéologie demeurera.

CONCLUSION

L'idéologie se caractérise en somme par son caractère intéressé, engagé au sein de la société à la différence de la philosophie qui, bien que présentant un aspect idéologique est un effort de connaissance, d'acquisition de la vérité. Le marxisme en tant qu'idéologie du prolétariat se démarque d'une telle conception de l'idéologie car le marxisme s'est affiché **explicitement** comme une arme de lutte pour le bien – être du prolétariat. La question de la fin des idéologies est donc sujet à débat.

LA TECHNIQUE DU COMMENTAIRE
DE TEXTE PHILOSOPHIQUE

LA TECHNIQUE DU COMMENTAIRE DE TEXTE PHILOSOPHIQUE :

Commenter un texte, c'est l'expliquer et le développer afin de le rendre clair et compréhensible pour le lecteur ou le correcteur. Cela suppose une analyse aussi profonde, aussi complexe que possible des idées et des thèmes contenus dans le texte. Commenter un texte c'est expliquer ce qui ne l'est pas. Dans tous les cas la lecture de votre commentaire de texte doit rendre le texte lumineux, sans aucune ombre d'incompréhension.

Certes un commentaire de texte n'est pas une dissertation. Dans une dissertation, vous devez vous-même organiser une pensée originale et personnelle. Dans le cas du commentaire, il faut vous soumettre à la réflexion de l'auteur, vous plier à sa perspective et aller dans le sens de son organisation. **Il** faut donc respecter l'autonomie et l'originalité du texte.

Comme pour la dissertation philosophique, le commentaire de texte suppose d'abord un contenu basé sur votre culture philosophique et **ensuite** ^{l'}écriture basée sur la clarté, la simplicité.

Le commentaire de texte comprend lui aussi 3 parties : l'introduction, le corps du devoir, la conclusion.

1. INTRODUCTION :

L'introduction doit mettre en relief l'idée directive du texte. Eventuellement, l'introduction pourra être accompagnée du plan très bref qui organise les lignes proposées à la réflexion. Mais il faut prendre garde à ne pas résumer le texte, à ne pas l'expliquer car l'introduction doit amener au texte et non l'expliquer déjà. **Il** faut surtout éviter les introduction type notice biographiques sur l'auteur.

2. LE CORPS DU DEVOIR :

On peut étudier un texte en suivant sa structure propre (étude ordonnée) ou à partir d'un plan original, mais il est plus prudent de suivre la première démarche pour ne pas dénaturer le mouvement du texte, bien entendu, le plan ici consiste en un plan de type analytique (comme dans les sujets d'explication).

a. Un Commentaire doit éviter :

- la paraphrase c- à – d répéter en ne modifiant que la forme de ce que l'auteur a écrit. La paraphrase apparaît donc comme un bavardage inutile qui n'éclaire aucunement le texte et fait perdre son temps au lecteur,
- les digressions c- à -d les considérations qui n'ont pas de rapport avec le texte ; vos connaissances doivent avoir un rapport direct avec le passage à expliquer. Le commentaire doit jaillir du texte lui-même et non pas apparaître comme plaqué de l'extérieur et artificiellement superposé au texte,
- les contresens qui déforment la pensée de l'auteur,
- l'admiration déclamatoire c – à – d les éloges concernant l'auteur ou le texte. Certes, il n'est pas interdit d'être ému par une belle page mais l'enthousiasme du lecteur ne tient pas lieu d'explication,
- la division maniaque du texte car certains textes forment un tout uni, dans ce cas, il est beaucoup plus précieux d'énoncer clairement les thèmes traités,
- de réciter un cours complet sur l'auteur ou sur notion ou un concept rencontré dans le texte,

- d'être l'objet de critiques trop développées. Certes il n'est pas interdit d'avoir un esprit critique à l'égard d'un texte ou d'un auteur, mais il faut d'abord et avant tout expliquer et faire comprendre le texte. La critique au moment de dégager l'intérêt philosophique du texte.

b. Un Commentaire de Texte doit :

- situer d'abord le texte dans son contexte (dire de quel ouvrage il est tiré. Si possible la page, l'idée précédente au texte). Pour cela, il convient de connaître si possible l'ensemble de l'ouvrage dont le texte est extrait. Dans ce cas, résumer clairement et brièvement le passage qui précède le texte. **A** la rigueur on peut indiquer l'ouvrage et sa signification mais ne pas aller au delà,
- analyser les idées principales du texte en en dégageant la thèse centrale (qu'est ce qui a amené l'auteur à poser le problème ? à quelle objection répond-il ?),
- définir les concepts utilisés, faire ressortir les mots clés en les analysant
- expliquer ce qui ne l'est pas clairement,
- expliquer pourquoi telle chose est dite et non pas telle autre chose,
- donner des exemples illustrant les propos de l'auteur,
- une explication avant d'être l'objet de critique,
- une étude ordonnée qui consiste à réfléchir sur le texte en exprimant son ordre, sa structure logique et conceptuelle et en **dégageant** les lignes proposées ainsi que les thèmes qui **commandent l'articulation** et le développement de l'ensemble.

3. L'INTERÊT PHILOSOPHIQUE DU TEXTE :

Dégager l'intérêt philosophique d'un texte, c'est dire ce qu'il représente pour la philosophie en général, quel enseignement philosophique on peut en tirer ? Quels sont les problèmes philosophiques qu'il pose ? Quelle nouveauté il introduit au sein de la philosophie ? Quelle est son originalité ? En un mot montrer l'importance de la question posée autour du problème, la richesse de la réponse apportée et éventuellement si cela vous est accessible son intérêt dans l'histoire des idées et de la réflexion en général.

Notons qu'ici et ici seulement il est possible d'insérer une partie critique sur le texte en soulignant éventuellement ses difficultés, ses faiblesses etc.

On peut dégager l'intérêt philosophique d'un texte soit avec son étude ordonnée ou alors dans une seconde partie c – à – d faire une place spéciale mais la 2^{ème} méthode plus classique est cependant plus favorable à la première car elle évite les risques de confusion.

4. CONCLUSION :

Elle ne **diffère** pas beaucoup de la conclusion de la dissertation classique ; elle doit résumer brièvement l'analyse du texte, le résultat du développement en un mot, la conclusion doit faire le bilan du développement sur l'intérêt philosophique du texte et de la réflexion sur le texte.

Notons que le commentaire de texte philosophique est assez difficile dans la mesure où pour être réussi, il suppose à la fois une culture philosophique et une grande faculté d'analyse et de compréhension de systèmes et des théories des différents philosophes.

TEXTES DE PHILOSOPHIE

TRAITES

Mars 2000

SUJET : Commentaire de Texte 1

Comment la philosophie se pourrait –elle, même à proprement parler, apprendre ? En philosophie, chaque penseur bâtit son œuvre pour ainsi dire sur les ruines d'une autre, mais jamais aucune n'est parvenue à devenir inébranlable en toutes ses parties. De là, vient qu'on ne peut apprendre à fond la philosophie, puisqu'elle n'existe pas encore. Mais à supposer même qu'il en existât une effectivement, nul de ceux qui l'apprendraient ne pourrait se dire philosophe, car, la connaissance qu'il en aurait demeurerait subjectivement historique.

Il en va autrement en mathématiques. Cette science peut, dans une certaine mesure, être apprise, car ici, les preuves sont tellement évidentes que chacune peut en être retenue comme une doctrine certaine et stable.

COMMENTAIRE DE TEXTES PHILOSOPHIQUES :

TEXTE 1 :

Ce texte peut s'articuler en trois (3) parties qui vont respectivement de « Comment la philosophie à **puisque** elle n'existe pas encore », de « Mais à supposer même ... subjectivement historique » et de « Il en va autrement à **une** doctrine certaine et stable ». Le mouvement général du texte établit une direction fondamentale entre les connaissances philosophiques qui ne peuvent pas être apprises et les disciplines scientifiques où l'on peut acquérir des connaissances certaines.

Dans la première partie, la première phrase est une question fondamentale à laquelle le texte apporte une réponse. En effet, il apparaît ici qu'il n'y a pas de philosophie qu'on pourra apprendre. La raison en est qu'il y a un combat, une mise en cause continuelle entre les philosophes. Aucun système philosophique n'a réussi à s'imposer comme la vérité dernière qui mettrait un terme aux débats philosophiques. Avant d'établir son propre système philosophique, chaque philosophe entreprend une critique des œuvres antérieures ou celle de son devancier qu'il finit par rejeter. C'est alors qu'il établit sa pensée propre espérant dire mieux que son prédécesseur ou du moins parvenir à des vérités plus imposantes que celles de son prédécesseur. Mais il n'existe pas une philosophie qui échappe à la critique dans sa totalité. Puis - que toute philosophie est une vision personnelle de la réalité, elle implique nécessairement des éléments qui relèvent de la subjectivité de son auteur et qui la prédispose aux assauts d'autres philosophes. Nous pouvons donc dire avec Emmanuel Kant : « Il n'y a pas de philosophie qu'on puisse apprendre, on ne peut apprendre qu'à philosopher ».

La deuxième partie est un prolongement des idées de la première. Elle précise qu'au cas où il y aurait une philosophie qui prétend pouvoir être apprise, cette philosophie resterait toujours affectée de la subjectivité historique. Les philosophies n'ont pas un caractère de vérités universelles. Les philosophies même quand elles sont objectives, elles ne peuvent pas être séparées de leur contexte historique et du mouvement de l'esprit qui les a construites. Toute philosophie demeure donc subjective - à - d qu'elle porte toujours la marque du « moi » ou ego. C'est un sujet pensant qui appréhende la réalité. Comme l'écrit Hegel : « Toute philosophie est fille de son temps ». Vouloir apprendre une philosophie ou la recevoir comme une certitude serait tomber dans un dogmatisme. Car si les idées sont le reflet subjectif de la réalité, elles ont un caractère subjectif et par conséquent elles sont appelées à être dépassées. Pour Marx, les idées des hommes sont le produit de leur existence réelle, et la réalité sociale est dynamique, elle est changeante, elle apporte toujours des éléments nouveaux qui rendent un système philosophique caduc en certains de ses aspects. C'est à juste titre que Emile Bréhier écrit : « La philosophie est une vision du monde, il y a des philosophies différentes parce que les philosophes ne voient pas le même monde ».

Nous pouvons donc dire que les philosophies sont subjectives et historiquement déterminées, ce qui les confère un caractère relatif et non universel.

La troisième partie souligne la différence entre la philosophie et les disciplines scientifiques d'une manière générale et particulièrement les mathématiques qui en sont le modèle. En effet, les mathématiques sont une science qui se caractérise surtout par la rigueur, la précision et l'exactitude qui font défaut à la philosophie. Descartes lui-même manifesterait son admiration envers cette science à cause dit-il de l'évidence et de la certitude de leurs raisons. Les mathématiques s'appuient sur des preuves et des démonstrations rigoureusement établies et s'imposent à la raison. Par les mathématiques, l'homme peut donc acquérir des certitudes unanimement acceptées. Une stabilité et une progression caractérisent les sciences car elles n'offrent pas le spectacle des grandes controverses comme c'est le cas en philosophie. Les sciences sont parvenues à l'acquisition de vérités certaines sur la nature et même sur la société et l'homme, et continuent d'en acquérir.

Ce texte nous révèle en quoi la philosophie n'est pas une matière de connaissance, il faut entendre par connaissance des certitudes qui peuvent être transmises ou reçues. Cela est un trait fondamental de la philosophie et la distingue des sciences qui, du fait de leur **rigueur** et de leur précision se sont constituées en connaissances certaines qui peuvent être apprises. Comme le fait remarquer Karl Jaspers : « Pour quiconque croit à la science, le pire est que la philosophie ne fournit pas de résultats apodictiques, un savoir qu'on puisse **posséder**. Les sciences ont conquis des **connaissances** certaines, qui s'imposent à tous ; ... ».

Il faut toutefois dire que le texte semble conférer aux certitudes scientifiques un caractère de vérité immuable, ce qui doit être nuancé. En effet, les sciences elles-mêmes ne sont pas le lieu des vérités définitivement acquises, dogmatiquement établies. L'histoire des sciences nous révèle que les vérités scientifiques sont aussi relatives, perfectibles. Elles sont relatives aux époques, à l'état des connaissances et des **instruments** techniques dont dispose une société. Elles sont perfectibles car les connaissances scientifiques peuvent être approfondies ou affinées : « L'histoire des sciences est l'histoire de l'élimination progressive de l'erreur c - à - d de son remplacement par une nouvelle erreur mais de moins en moins absurdes » note F. Engels. C'est d'ailleurs tout le sens des recherches scientifiques car la connaissance est infinie. De ce point de vue, on peut donc rapprocher philosophie et science **car** en fin de compte pour elles, la recherche de la vérité est une quête continue.

Disons, somme toute, que philosophie et science sont deux disciplines qui ont chacune sa particularité. Les philosophies sont fondamentalement subjectives et historiques. Aucune philosophie n'échappe à la critique car elle ne constitue pas la vérité dernière ou indépassable.

Alors que les sciences, par leur objectivité et leur rigueur, ont réussi à créer l'unanimité entre les esprits. Les sciences progressent et échappent moins à la critique « destructrice » qui caractérise la philosophie.

SUJET : COMMENTAIRE DE TEXTE 2 :

« Ne te dis jamais philosophe, ne parle pas abondamment devant les profanes, des principes de la philosophie ; mais agis selon ces principes. Par exemple, dans un banquet, ne dis pas comment il faut manger, mais mange comme il faut. Souviens -toi que Socrate était à ce point dépouillé de pédantisme que si des gens venaient à lui pour qu'il les présente à des philosophes, il les conduisait lui - même tant il acceptait d'être dédaigné.

Et si dans une réunion de profanes, la conversation tombe sur quelque principe philosophique, garde le silence tant que tu peux, car le risque est grand que tu ne recraches trop vite ce que tu n'a pas digéré. Alors si quelqu'un te dit que tu es un ignorant et que tu n'en es pas meurtri, sache que tu commences à être philosophe. Car ce n'est pas en donnant de l'herbe aux bergers que les brebis montrent qu'elles ont bien mangé, mais en digérant leur nourriture au dedans et en fournissant au dehors de la laine et du lait. Toi non plus donc, ne montre pas aux gens les principes de la philosophie, mais digère les et montre les œuvres qu'ils produisent ».

EPICTETE

Ce texte est d'Epictète, philosophie stoïcien du 1^{er} siècle av.J.C. Ici, il nous décrit l'attitude du philosophe. Le texte peut être divisé en deux (2) parties : la première partie va de « Ne te dis ...à d'être dédaigné » et la deuxième partie de « Et si ...à qu'ils produisent ». La première partie souligne l'humilité ou la modestie qui doit caractériser le philosophe. La deuxième partie met l'accent sur la prudence dont doit faire preuve le philosophe de même que l'efficience des principes philosophiques.

Le philosophe ne doit pas se venter de l'être c'est à dire d'**affirmer** publiquement qu'il est philosophe. De même le philosophe ne doit pas perdre son temps à discourir sur les formules ou idées philosophiques dans un public de profanes. Le profane ne s'instruit pas dans des principes philosophiques, au contraire ces principes peuvent l'embrouiller car le langage philosophique est élitiste auquel il faut être initié pour en avoir la compréhension. C'est donc légitimement qu'on peut qualifier de spéculateur (au sens péjoratif de ce mot) celui qui aime discuter, converser des formules de philosophie dans une foule de non - philosophes.

Le philosophe doit se révéler un homme d'acte, celui qui sait agir et donner ainsi l'exemple à ses semblables. L'acte est plus important, plus éloquent que ce qu'on dit, ce qu'on recommande verbalement. C'est pourquoi par exemple comme le dit Epictète, dans un banquet, au lieu d'insister sur la manière de manger, il faut plutôt montrer l'exemple dans ta manière propre de manger.

Pour mieux illustrer l'attitude qui doit être celui du philosophe, Epictète donne l'exemple de Socrate qui est le modèle même d'une attitude philosophique. Philosophe grec antique, Socrate a montré par son comportement que le philosophe n'est pas un bavard, un spéculateur, mais celui qui agit. Aussi, faut-il souligner que Socrate faisait preuve d'humilité, d'une humilité ironique à l'égard du savoir. On a retenu de Socrate sa feinte ignorance ; il aimait à dire : « Tout ce que je sais c'est que je ne sais rien ». Socrate était dépouillé de toute prétention de possession, du savoir à tel point qu'il acceptait de conduire des gens chez des philosophes comme s'il n'en était pas un. Par contre, un autre philosophe qui est fier de son statut ne conduirait pas des gens qui éprouvent le besoin de rencontrer des philosophes. Il leur **afficherait** immédiatement qu'il est philosophe. C'est là l'opposé de l'attitude de Socrate qui semble paradoxale.

En compagnie de non - philosophes, le philosophe ne doit pas se précipiter à aborder les questions philosophiques. Il doit manifester de la prudence dans ce qu'il doit dire par rapport aux idées philosophiques qui surgiront des échanges. Avant de se prononcer sur tel ou tel principe philosophique, il doit mieux réfléchir pour ne pas se tromper dans son jugement. Le langage philosophique est un langage conceptuel, il n'est pas directement accessible à l'esprit à la manière d'un langage courant. C'est pourquoi, les formules ou idées philosophiques, nécessitent de la réflexion pour être comprises. Pour éviter tout risque d'une mauvaise interprétation ou de contresens, Epictète suggère simplement le silence. Garder le silence n'est pas synonyme d'ignorance ou d'impuissance, mais plutôt attitude philosophique.

Ainsi, le philosophe ne se sentira pas offensé quand on le qualifiera d'ignorant. Il ne se sentira pas blessé car par humilité, le philosophe se considère simplement comme un pèlerin de la connaissance et non comme celui qui est satisfait car il en sait long. Comme nous l'avons souligné, Socrate lui, prétendait ne rien connaître avec plaisir. L'ignorance n'est pas mauvaise en soi. Le pire est d'être ignorant et de demeurer dans l'ignorance ou d'être ignorant et croire savoir. L'ignorance peut même être considéré comme un certain bien car elle peut être un élan vers le savoir. En effet, lorsqu'on prend pleinement conscience de notre ignorance, on se persuade alors qu'on a à connaître. Amadou Hampâté Bâ a trouvé les mots exacts pour exprimer cette idée : « Si tu sais que tu ne sais pas, tu sauras ; mais si tu ne sais pas que tu ne sais, tu ne sauras jamais ».

Par ailleurs, être philosophe ne consiste pas à étaler les vérités philosophiques. Mais il faut **montrer que** les principes de la philosophie ne sont pas **seulement** des principes, ils sont des moyens d'action, de savoir – être, de savoir – vivre. Comme les brebis qui fournissent de la laine et du lait, le philosophe doit montrer les effets que produisent les principes de la philosophie. La philosophie n'est donc pas un discours creux, mais un discours capable de servir réellement l'homme.

Ce texte d'Epictète précise que le philosophe n'est pas celui qui prétend l'être. Le philosophe se reconnaît à son attitude : il est un homme humble à l'égard du savoir, il est prudent et réfléchi dans ce qu'il dit, il est aussi celui qui reconnaît son ignorance, il est enfin un homme d'action.

En somme donc, le philosophe n'est pas celui qui fait étalage de ses connaissances en philosophie. Il ne doit pas avec le commun des hommes se plaire à cogiter sur les principes de la philosophie. C'est par son comportement et ses actes qu'il doit pouvoir convaincre et exercer de l'influence sur ses semblables.

DEUXIEME PARTIE

Mars 2000

**VOCABULAIRE
PHILOSOPHIQUE**

Mars 2000

Absolu : S'oppose au relatif. Désigne ce qui vaut ou existe en soi – même, indépendamment donc des conditions concrètes. Ainsi par exemple Dieu existe en lui – même : il n'a besoin d'aucune chose ni pour être conçu ni pour exister. Tel est aussi le cas de la nature naturante chez Spinoza ou encore de la chose en soi (noumène) chez Kant.

Abstraction, abstrait : L'abstraction est une opération mentale qui consiste à isoler par la pensée ce qui, dans la réalité, est agglutiné, aggloméré. C'est une sorte de distillation qui retient ce qui est précieux, c'est à dire certains caractères universels. On pourrait la définir brièvement comme un dégagement par l'entendement de l'intelligible à partir du sensible. L'abstrait est le résultat de l'abstraction. Ainsi par exemple le concept de table abandonne un grand nombre de particularités sensibles et concrètes (la couleur, la forme, le nombre de pieds), mais retient, conserve ou dégage certains éléments communs à toutes les tables : est table tout objet qui a une surface horizontale et des pieds. L'abstraction est donc un appauvrissement mais elle est aussi en même temps, un enrichissement. En effet, à l'opposé de l'image qui est toujours l'image d'un objet particulier, le concept est général et a donc une grande portée. Aussi par exemple l'abstraction table se rapporte à l'ensemble des tables possibles, c'est à dire une classe de choses.

Agnosticisme : Position philosophique qui affirme que le fond des choses est inconnaissable.

- Plus récemment chez Engels, refus d'entrer dans le débat entre l'idéalisme et le matérialisme. Voir ces mots.

Absurde : Qui viole les règles de la logique

Acte : « En acte » ; l'être réalisé par opposition à « en puissance » : l'être virtuel, en devenir, ou qui tend à l'être (Aristote).

Accident : Ce qui affecte une chose, mais n'appartient pas à son essence.

Adéquation : Conformité parfaite avec son objet (se dit de l'idée, de la vérité).

Affect : Mouvement de la sensibilité qu'il soit provoqué de l'intérieur ou de l'extérieur.

Altérité : Caractère de ce qui est autre

Ame : Principe de vie, universel ou personnel (dans ce cas destiné au salut)

- Principe de la pensée, radicalement séparée de la matière et du corps

Analyse : Division d'un tout en ses parties. opp - synthèse

- Traitement spécifique des névroses (Freud)

A priori : Indépendant de l'expérience, notamment de l'expérience sensible (Kant), voir a posteriori.

A posteriori : Etabli à partir de l'expérience – voir a priori

Antagonisme, non - antagonisme : Chez certains marxistes :

- . antagonisme : Contradiction dialectique, irréconciliable dont l'une est la suppression d'un contraire et l'émancipation de l'autre.
- . Non - antagonisme : Contradiction dialectique réconciliable à l'issue de laquelle les 2 contraires forment une idée nouvelle.

Aporie : Difficulté sans issue, notamment lorsque deux situations sont à la fois nécessaires et contradictoires. Voir antinomie.

Arbitre (libre) : Décision libre face à un choix possible. Opp. Déterminisme

- Faculté (supposée) de la libre décision.

Art : Ensemble de procédés qui tendent vers une fin (exemple : art de vivre)

- Ensemble de savoirs et de règles d'un domaine déterminé (approx. Technique).
- Tout ce que les hommes ajoutent à la nature (artificiel)
- Création d'œuvres de dimension esthétique.

Attribut : Qualité affirmée ou niée d'une substance (voir ce mot)

Athéisme : Doctrine qui nie l'existence de Dieu

Autrui : Un autre homme, ou les autres hommes en tant qu'il n'est pas, qu'ils ne sont pas moi.

Axiologie : Théorie des Valeurs

Axiomatique : Construction d'une théorie déductive à partir d'axiomes.

Axiome : Enoncé logique universel admis pour évident et dont a besoin pour tout raisonnement. Par exemple, « le tout est plus grand que la partie ».

Anthropocentrisme : Conception qui fait de l'homme le centre ou le modèle de toute choses.

Anthropomorphisme : du monde qui attribue des formes et des propriétés humaines à des réalités non humaines

Antinomie : Concept de la Philosophie Kantienne désignant une contradiction de la raison avec elle-même. La raison se trouve en face de deux thèses contradictoires reposant sur des preuves également convaincantes. Par exemple : « le monde a un commencement dans le temps et il est aussi limité dans l'espace ». et « le monde n'a ni commencement dans le temps, ni limite dans l'espace, mais il est infini aussi bien dans l'espace que dans le temps ». Selon Kant, la raison est, par nature, hors d'état de résoudre de tels problèmes, qui dépassent les limites de l'expérience humaine. Nous ne pouvons rien connaître du monde tel qu'il est « en soi ».

Aliénation : En un sens non philosophique, ce terme signifie : dépossession d'un bien ou d'un droit ; maladie mentale qui entraîne pour l'individu la dépossession de sa personne et de ses biens ; asservissement de l'homme par ses œuvres, par le pouvoir, par les progrès de la technique, par l'idéologie.

Chez Hegl, l'aliénation est le progrès dialectique universel par lequel, suivant sa propre logique interne et nécessaire, la chose devient dans une autre étrangère à elle-même sans cesser d'être elle-même. C'est donc le progrès par lequel une chose ~~passse~~ à son contraire qui la nie tout en la développant. Ainsi par exemple, le gland disparaît dans le chêne, qui **n'est pourtant** rien d'autre que, le gland développé, et ou on pourrait dire que le gland est réfuté par le chêne ou qu'il « s'aliène » en lui. Mais le mouvement dialectique ne s'arrête pas là : le contraire est à son tour nié (négation de la négation). Ainsi par exemple, le chêne produit le gland (désaliénation). L'aliénation est donc un procès qui se supprime lui-même.

Chez Marx, le terme d'aliénation, employé pour la première fois dans « les manuscrits de 1844 », désigne le processus par lequel l'ouvrier, dans le système capitaliste, est coupé, séparé de sa propre activité. L'ouvrier est dépossédé :

- de sa force de travail, marchandise qu'il vend jour après jour au capitaliste,
- des moyens de production qui sont la propriété du capitaliste, et qui, dans la grande industrie, deviennent une puissance hostile (la machine ne délivre pas l'ouvrier du travail mais dépouillé le travail de son intérêt et supprime des emplois),
- de son produit sur lequel il n'a aucun droit de propriété,
- des aspects volontaires et intellectuels du travail qui s'opposent à lui comme le pouvoir qui le domine (la science devient « une force productive indépendante du travail » qui combat les intérêts de l'ouvrier puisqu'elle contribue à la fabrication des machines qui le dépossèdent),
- de son travail lui-même où il n'a plus aucune initiative ,
- de sa vie hors du travail qu'il consacre à la reproduction de sa force de travail.

Besoin : Manque objectif de ce qui est indispensable à un être – A distinguer de désir

Bonheur : Etat réel ou supposé, permanent ou temporaire, de satisfaction complète matérielle ou morale,

But : Voir finalité

Ça : Ensemble des pulsions inconscientes (Freud) voir moi, sur moi

Catégorie : Désigne depuis Aristote des concepts très généraux qui servent de cadre à la pensée rationnelle. Aristote distingue 10 catégories : substance, quantité, qualité, relation, lieu, temps, position, possession, action, passion. Kant nomme « catégories » les concepts fondamentaux « a priori » qui permettent d'organiser et de penser les phénomènes que l'expérience nous présente isolément. Il énumère 12 catégories réparties par groupes de 3 en 4 grandes classes : La quantité : unité – pluralité – totalité. La Qualité : réalité – négation – limitation . La relation : inhérence et

substance – causalité et dépendance – communauté. La Modalité : possibilité – impossibilité, existence, non - existence, nécessité – contingence.

Causalité : Désigne le rapport déterminant et nécessaire de cause à effet. Selon le principe de causalité, tout phénomène a une cause. Chez Kant, La causalité est une catégorie ou un principe fondamental suivant lequel tout phénomène « suppose avant lui quelque chose dont il résulte selon une règle ».

Cause : Ce qui détermine l'essence et l'existence d'un être ou d'un phénomène – voir effet

Chose : Une réalité objective, en tant qu'elle est indépendante de la conscience. A distinguer d'objet

Chose en soi : Concept de la philosophie Kantienne qui désigne la réalité telle qu'elle est en elle-même, indépendamment des formes subjectives « a priori » de la connaissance. Pour Kant, l'être existe indépendamment de ses apparences sensibles. Les choses en soi ou noumènes sont pensables mais non connaissables

Contingent : S'oppose à nécessaire. Est contingent ce qui peut se produire ou non

Classe : Collection d'éléments quelconques équivalents du point de vue d'une propriété donnée,

- Chez Marx, groupe d'hommes défini par sa place dans les rapports de production et la réparation des biens.

Communisme : Chez Marx, mouvement réel d'abolition des sociétés de classes. La société communiste ne connaît ni exploitation ni Etat.

Complexe : Adj composé d'éléments simples

Nom : (Psychanal) tendance inconsciente refoulée (**exemple** : complexe d'œdipe).

Comprendre :

- Sens classique : contenir
- Saisir une signification globale. **Opp.** Expliquer

Concept : Résultat d'une opération abstraite de l'esprit qui fixe une classe d'objets, en rassemblant les caractères communs (attributs ou rapports) qui conviennent de manière identique et complète à chaque individu de cette classe

Conceptualisme : Affirmation du primat de la connaissance qui relie les concepts et cherche l'accord de la pensée et de la réalité. Voir idéalisme, matérialisme, nominalisme

Concret : Est concret l'objet tel qu'il apparaît à l'expérience sensible. **Opp** ; abstrait.

Condition :

- Log : Premier terme (Si ...) d'une implication (Si ... alors)
- Relation par laquelle une réalité transmet à une autre sa possibilité, non pas sa nécessité

Connaissance : Mouvement ou résultat du passage de l'expérience à la pensée par les sens, la pratique ou la raison

Conscience :

- Intuition que le sujet, individuel ou non, a de lui-même et des choses. Voir inconscient
- Connaissance immédiate du bien et du mal

Contemplation : Saisie immédiate d'une réalité par la pensée intuitive

Contradiction :

- Opposition logique de deux propositions incompatibles (ni toutes deux vraies à la fois, ni toutes deux fausses),
- Opposition dialectique de deux contraires qui se nient réciproquement au sein de l'unité qu'ils forment ensemble.

Contraires :

- Propositions qui ne peuvent être vraies en même temps (blanc et noir) mais qui peuvent être fausses toutes deux (ni blanc ni noir). A distinguer des contradictions (blanc et non blanc)
- Aspects réels ou concepts opposés dans l'unité dialectique, chacun étant la négation déterminée de l'autre.

Critère : Point, aspect, signe de distinction ou de jugement entre deux réalités ou idées. Voir critique.

Critique : Examen méthodique (selon un critère) d'une affirmation ou d'une démarche, de sa valeur de connaissance, ou de sa valeur pratique, morale, etc.

Croyance : Assentiment, adhésion du jugement, elle se spécifie par ses rapports au savoir, et ses degrés subjectifs (opinion, persuasion, conviction, certitude, foi ...)

Culture : Ensemble de tout ce qui est produit par les hommes et acquis par les individus en tant qu'êtres sociaux.

Déduction : Terme de la logique classique. La déduction est un raisonnement par lequel on tire des propositions pour prémisses des conclusions nécessaires (en vertu des règles logiques).

Déterminisme : Principe selon lequel tout ce qui arrive est rigoureusement déterminé par des phénomènes antérieurs : « les mêmes causes produisent les mêmes effets ». C'est ce principe qui rend possible l'expérimentation scientifique.

Détermination :

- Identification d'un objet par sa classe logique
- Transmission d'une loi essentielle d'une-réalité à une autre.

A distinguer de condition.

Dialectique : Vient du mot « logos » - la préposition « dia » signifie « à travers ».

- Pour Platon, l'usage le plus positif de la raison (logos) s'accomplit dans et par la dialectique c'est à dire à travers l'échange d'une discussion rigoureuse comme méthode de la recherche de la vérité
- Chez Hegel, la dialectique désigne le procès contradictoire et universel du mouvement de l'idée. Selon lui, le savoir, le discours qui l'exprime et le monde lui-même ne sont que déploiement de l'**Idée**. celle-ci se développe **comme** Logique lorsqu'elle est en soi (identité), comme Nature lorsqu'elle se pose hors de soi (**différence**) et comme Esprit lorsqu'elle retourne en soi (identité de l'identité et de la différence). Ce procès dialectique a été schématisé en 3 moments : Thèse – Antithèse – Synthèse.
- Marx, renverse la dialectique hégélienne, la remet sur ses pieds. Il conçoit « les idées de notre cerveau du point de vue matérialiste, comme étant les reflets des objets, au lieu de considérer les objets réels comme les reflets de tel ou tel degré de l'idée absolue ». Selon lui, c'est le mouvement historique concret qui est contradictoire et les catégories de la dialectique (contradiction, lutte des contraires, négation, négation de la négation ...) sont le moyen pour la pensée de reproduire ce mouvement.
- Chez Kant, usage illégitime de la raison au – delà du phénomène.
- Chez Aristote, logique du vraisemblable.

Devenir :

- Evolution temporelle d'une réalité qui persiste en changeant. Voir être
- Processus de développement.

Devoir - être : En éthique, ce qui doit être (statut de la valeur) n'est pas et tend être.

Devoir :

- Obligation juridique (le non respect entraîne la sanction). opp. Droit.
- Obligation morale issue du bien, ou valant pour elle – même.

Différence : Ce qui distingue 2 êtres en quantité (degré) ou en qualité (nature)
En dialectique, ce qui fait d'un contraire l'autre de l'autre à l'intérieur de leur identité.

Discours, discursif : Mode de connaissance par raisonnement. Voir intuition.

Distinct : Est distinct toute idée qui ne peut se confondre avec une autre. Opp confus.

Dogmatisme : Affirmation d'un dogme, c'est à dire d'une vérité indépendamment d'un examen critique.

Doute : Suspension de l'affirmation et de la négation, permanent chez les sceptiques, temporaire en vue de la certitude rationnelle chez Descartes.

Droit :

- Ensemble des lois d'un pays **donné** à un moment donné (droit positif)
- Ensemble des lois nécessaires et immuables qui s'imposent à tout esprit (droit naturel).

Dualisme : On caractérise comme dualiste une philosophie qui affirme l'existence de deux (2) substances distinctes et irréductibles : la matière et l'esprit. Ainsi par exemple, la philosophie de Descartes est dualiste parce qu'elle pose l'existence de l'âme (substance immatérielle dont toute l'essence est la pensée) et du corps (substance matérielle dont toute l'essence est l'étendue).

Effet :

- Ce qui est produit par une cause
- Ce qui est effectif, manifeste (par opp à caché) actuel (par opp. A virtuel).

Empirisme : Philosophie ou théorie de la connaissance qui affirme que la seule source de connaissance est l'expérience sensible. Ainsi, par exemple, les philosophes comme Berkeley ou Hume qui réduisent la source de toute connaissance à la sensation sont des empiristes.

Epistémologie : Etude critique de la connaissance scientifique de ses méthodes, de ses principes, de sa valeur et de sa portée. Cette étude constitue une partie de la philosophie. Ainsi, par exemple, Bachelard, qui a cherché à déterminer les conditions du progrès scientifique, peut être considéré comme un épistémologue.

En -Soi : Qui n'a pas encore accédé au savoir ou à la conscience de soi-même (Hegel)

Entité :

- Objet quelconque de la pensée
- Sens péjoratif : abstraction prise pour une réalité.

Entendement :

- Classiquement, faculté de penser abstraitement. Voir imagination
- Chez Kant, ensemble des facultés logiques appliquées aux phénomènes.

Esotérisme, Esotérique : Est ésotérique la partie de la doctrine d'une société secrète qui est accessible aux seuls initiés. S'oppose à **exotérique** : partie publique de cette doctrine. L'ésotérisme désigne plus largement l'usage d'un langage d'initiés.

Essence : Ce qu'une chose ou un être est fondamentalement. Ainsi, par exemple, lorsque je dis : « Un carré à 4 angles et 4 côtés égaux » ou bien « la vitesse croît pour un objet qui tombe ». je définis une essence. Essence s'oppose à l'**existence**. Pour Platon, les idées ou essences sont les êtres véritables. Pour Aristote, les idées ou les essences sont dans les choses ou dans les êtres singuliers non comme un objet dans une **boîte** mais comme la forme est dans la matière.

Essentialisme : Philosophie qui affirme que l'essence existe objectivement comme réalité spirituelle à part des choses. Platon est philosophe essentialiste. Plus généralement on peut définir l'essentialisme comme une position qui affirme la primauté de l'essence sur l'existence. Ainsi, pour le spiritualisme chrétien, toute existence présuppose une essence. La nature, l'homme ne peuvent se comprendre que lorsqu'on remonte à un être transcendant (Dieu). Dieu a pensé l'homme à la manière d'un ébéniste qui conçoit la table avant de la construire et cette pensée divine de l'homme, c'est l'essence humaine. La création c'est l'existence donnée à cette pensée. L'essence chez l'homme est donc préalable à l'existence.

Ethique : Etude critique de la vie et des valeurs morales. Partie constitutive de la philosophie.

Esthétique : Adj. Qui relève de la sensibilité (faculté de recevoir des impressions).

Nom : étude de l'art.

Etre :

- Verbe : sens absolu : exister
. Sens logique : copule, lien de l'attribut au sujet
- Nom : un être : quelque chose qui est
. l'être : tout ce qui est : s'oppose à néant.

Existentialisme : Philosophie issue de Kierkegaard qui affirme la primauté de l'existence sur l'essence. S'oppose à essentialisme. La thèse fondamentale de l'existentialisme sartrien est que l'existence précède l'essence autrement dit que l'homme est condamné à choisir librement son essence.

Expérience : Connaissance par les sens et la pratique. A distinguer d'expérimentation.

Expérimentation : « Observation provoquée » (Claude Bernard) destinée à la vérification d'une hypothèse dans les conditions d'une science, modifie l'objet pour mieux l'observer.

Expliquer : Connaître par l'énoncé des causes, des raisons, des motifs.

Exemple : Cas particulier d'une loi générale. L'exemple illustre mais ne démontre pas. Un seul contre – exemple renverse une proposition universelle.

Evolution : Transformation graduelle. **Opp.** Permanence, révolution.

Evidence : Ce qui s'impose à l'esprit, soit immédiatement (évidence sensible ou rationnelle), soit après tentative infructueuse d'en douter (Descartes).

Événement : Ce qui n'a lieu d'une seule fois par **opp** ; à la régularité du phénomène et à la persistance de l'état.

Fait : Donnée d'expérience ; ne permet pas d'établir spontanément l'objectivité. **Opp.** Fiction, théorie.

Fatalisme : Affirmation d'un déterminisme sur lequel l'action humaine serait impuissante (fatalité, destin).

Fin : Désigne à la fois l'état final et le but. La fin d'une action est l'achèvement ou le résultat de cette action, si ce résultat est bon, c'est à dire si on peut se le proposer comme but. Ainsi, par exemple, la santé peut être considérée comme bonne en soi. L'exercice physique n'est que le moyen de la santé. La moralité consiste à poser le problème de l'action humaine en termes de rapports de moyen à fin.

Finalisme : Finalité : le finalisme est une doctrine qui affirme que le développement de l'univers ou des êtres vivants poursuit une fin fixée d'avance. La finalité est ce vers quoi tend une chose ou une action. On peut ainsi parler de finalité interne dans la nature dans la mesure où on constate chez les êtres vivants la convenance ou l'adaptation des organes à une fin qui est la conservation de la vie. On peut aussi parler de finalité externe d'un objet lorsque celui – ci se conforme exactement à son utilité ou à sa fonction.

Foi : Croyance certaine qui se distingue du savoir ; spécialement croyance religieuse.

Fondement : Base réelle de quelque chose, ou point de départ logique d'une connaissance.

Forces Productives : Ensemble des éléments naturels, techniques et humains dont la combinaison est nécessaire à la production matérielle.

Formalisme :

- log : langage formel
- **Mot** : conception qui définit la moralité par la conformité des actes à une règle universelle, et non pas par leur contenu.

Forme :

- Chez Aristote : principe d'organisation et d'unité d'un être.
- Log : schéma invariant des propositions et des raisonnements, abstraction faite du contenu
- Mode d'extériorisation et de manifestation d'un contenu.

Formel : Qui concerne la forme

Général, Générique : Qui appartient au genre. **Opp.** Spécifique

Genre : Tout terme qui inclut un autre. Par exemple « animal » pour « homme ».

Genèse : Processus par lequel chaque chose devient ce qu'il est, dès son origine. Voir devenir.

Gnoséologie : Théorie de la connaissance

Hasard : Événement qui relève de la contingence, imprévisible, soit par ignorance de la cause, soit en raison de la complexité des causes.

Herméneutique :

- Règles d'exégèse biblique
- Art de l'interprétation des textes, ou du monde comme texte à déchiffrer.

Hétéronome : Qui reçoit sa loi d'autre chose ou d'autrui. **opp.** Autonome.

Histoire :

- les faits passés
- la dimension temporelle du genre humain
- le discours sur le passé.

Humanisme :

- Ethique qui fait de l'homme la valeur suprême
- Philosophie qui fait de l'homme le sujet de l'histoire

Hypothèse : Proposition ou explication que l'expérimentation a pour fonction de prouver. Voir ces mots.

Idéal :

- Ce qui n'existe que dans et par la pensée (idée)
- Ce qui n'est pas, qui devrait être et sert de norme à l'action.

Idee : Représentation intellectuelle (adj. idéal) **opp.** Réalité

- Chez Platon, réalité suprême, modèle des choses sensibles
- Autrement, abstraction générale d'un objet d'expérience.

A distinguer d'idéal. Voir idéalisme.

Idéalisme : Position philosophique qui ramène l'être à la pensée ou qui affirme le primat de l'esprit sur la matière (considérant alors la connaissance comme manifestation active de l'esprit). Peut être **objectif** (**affirmation** de la réalité des idées) ou **subjectif** (affirmation de la subjectivité – sens 2 – de la connaissance). A distinguer du sens courant d'attachement à un idéal. **Voir** esprit, idée, matière, matérialisme.

Identité :

- Etre propre de quelque chose
- Principe d'identité : **une** même proposition ne peut pas être à la fois vraie et fausse en même temps et sous le même rapport. Voir contradiction.
- Dans la dialectique, l'identité des contraires exclut leur différence.

Idéologie : Ensemble plus ou moins cohérent de représentations, d'idées et de valeur par lequel un groupe social et un individu rassemble de façon jugée acceptable la diversité de leurs expériences.

illusion : Erreur qui provient d'une apparence non reconnue comme telle.

Image : Tout ensemble perceptible (on réserve quelque fois ce mot à la mémoire et à l'imagination, à l'exclusion de la perception concrète).

Imagination : Faculté de former mentalement des images, de se représenter l'absent, l'irréel ou l'irréalisable. Voir image, mémoire, perception.

Immédiat : Qui n'a aucun intermédiaire (à distinguer de spontané, de rapide). Voir médiation.

Immanent : Qui est à l'intérieur d'une réalité donnée, ou sur le même plan. **Opp.** Transcendant.

Impliquer : Envelopper ou entraîner à titre de conséquence nécessaire.

Inconscient :

- Ce qui échappe à la conscience
- Psychanalyse : Instance psychique caractérisé par le refoulement. Voir conscience, refoulement.

Individu : Etre concret ou terme logique qui ne peut être divisé sans cesser d'être ce qu'il est. **A** distinguer du sujet, de personne.

Induction : Passage de plusieurs choses particulières à une proposition générale.

Infini : Sans limite de grandeur ou de petitesse. A distinguer de parfait.

Inhérent : Est inhérent ce qui appartient en propre (essentiellement) à une réalité donnée.

Inné, innéisme : Qui appartient à la nature d'un être dès sa naissance (s'oppose à acquis).

- Doctrine selon laquelle les idées sont à nous avant toute expérience
- Idéologie selon laquelle certains comportements sont attribués à la nature humaine.

Instinct : Facteur inné de comportement chez l'animal (mais chez l'homme ?)

Intelligence :

- Faculté de comprendre
- La compréhension elle – même (exemple : l'intelligence d'un problème).

Intelligible : Adj. Ou nom accessible par la pensée- opp. Sensible.

Intuition : L'intuition est une connaissance immédiate qui n'a pas recours au raisonnement. Elle s'oppose au discours, à la connaissance discursive médiatisée par les concepts.

Introspection : Observation d'une conscience individuelle par elle – même. La psychologie scientifique (objective et expérimentale) s'oppose à la psychologie introspective.

Ironie : Procédé qui suggère quelque chose en énonçant son contraire

Chez Platon, procédé de Socrate qui interroge en disant son ignorance pour que l'interlocuteur cherche lui – même.

Irrationalisme : Rejet de la raison, recherche d'une connaissance hors des conditions du savoir rationnel.

Jugement:

- **Art** de discerner le vrai du faux, le bien du mal, le beau du laid
- Opération mentale qui pose une relation **déterminée** entre les termes.

Juste : Conforme aux règles de la **normalité** du droit (Justice), de la logique, de l'action (justesse).

Langage :

- Capacité humaine de communiquer par la parole, ou l'écriture
- Tout système de communication par signes.

Langue :

- Une langue : ce que parle un groupe social donné
- La Langue : en linguistique, système ou structure de conventions abstraites du langage, par opp. A la parole.

Légalité : Conformité à la loi ; à distinguer de légitimité

Légitimité : Conformité à la valeur, à distinguer de légalité.

Liberté : Est libre **ce** qui n'agit pas sous la contrainte, mais conformément à sa nature ou à son choix. Voir autonomie, hétéronomie.

Libido : Energie vitale qui est à l'origine du goût de vivre en général et de toutes les manifestations positives de la vie : vie sexuelle, œuvres d'art, toutes formes de création.

Limite : Frontière entre deux (2) termes, lien de passage d'une détermination. Voir ce mot.

Logique : Etude des règles formelles de la pensée

Logos : En grec, langage, calcul, raison en tant qu'ils expriment, mesurent, définissent des rapports entre les termes.

Loi :

- Règle politique des rapports entre hommes sur un point donné
- Rapport universel, essentiel, nécessaire entre deux (2) termes
- En sciences, rapport constant entre des faits.

Matérialisme : Position philosophique qui n'admet de réalité que de la matière ou qui affirme le primat de la matière sur l'esprit ; à distinguer du sens courant d'attachement au bien-être. Voir idéalisme, idée, matière reflet.

Matière :

- Chez Aristote, substance indéterminée dont les choses sensibles sont faites. Voir forme.
- Au 17^e et 18^e siècle, tout ce qui a étendue, inertie, masse (objet de la science du mouvement). opp esprit.
- Chez Marx, réalité objective, existante en dehors de la conscience. Voir matérialisme.

Mécanique : Etude des mouvements des corps matériels. Comme adjectif, désigne une pensée qui ne conçoit que des rapports externes entre les choses. En ce sens, opp dialectique.

Médiation : Faculté des souvenirs et des oublis (image du passé). Voir image, imagination, perception.

Mémoire : Faculté des souvenir et des oublis (image du passé). Voir image, imagination, perception.

Métaphysique :

- Par le métaphysique, on entend ce qui est au delà du physique, ce qui transcende le monde naturel
- Par la métaphysique, on entend la réflexion ayant pour objet l'être en tant qu'être, la recherche des causes de l'univers et des premiers principes de la connaissance.

Méthode : Art de cheminer par ordre dans la pensée ou de bien la disposer pour découvrir la vérité ou l'exposer aux autres.

Modalité : Mode : Manière d'être ou d'agir.

Modèle :

- Schéma, maquette, représentation d'un objet permettant d'en dégager la structure
- Ensemble des théories permettant d'étudier l'évolution d'un groupe de phénomènes (exemples : modèle d'univers).
- Log. For. : Forme valide d'un système à laquelle on applique un autre contenu, dans le but.

Moi :

- **Class.** : le sujet humain comme ensemble des états de conscience, ou comme intérieur par opp. A extérieur (le non –moi), ou comme individu par opp à « nous »
- **Psychanal** : ce qui est purement psychique, par opp. Aux pulsions (ça) et au sur – moi.

Monde : Totalité de la réalité considérée comme une unité organisée. Opp. Univers.

Monisme : Affirmation philosophique de l'existence réelle d'une seule substance : matière ou esprit. Opp. Dualisme.

Morale :

- Ensemble des mœurs d'un individu ou d'une société, l'intuition.

Mort :

- Arrêt irrésistible des fonctions vitales d'un organisme
- Limite de la vie humaine interprétée selon des significations religieuses, sociales, etc

Mouvement :

- Changement de lieu
- N'importe quel changement

Mythe :

- Récits fabuleux d'événements passés (sa fonction est discutée entre les ethnologues)
- Affabulation collective dans une idéologie
- Exposé pédagogique d'idées sous forme imagée

Nature :

- Sens fondamental : le fond d'un être et son principe de développement. Syn essence
- Un tout soumis à des lois : soit monde extérieur, soit monde intérieur.

Néant : Idée résultant de la négation de l'être, de l'existence

Nécessaire : Qui ne peut être, ni pensé autrement qu'il n'est. A distinguer d'obligatoire, d'indispensable.

Négation :

- Refus mental d'adhérer à une proposition .Opp. affirmation
- Limite déterminante d'une chose ou d'un rapport. Voir détermination, limite.

Nihilisme : Conception qui nie l'existence de la vérité, des valeurs.

Nominalisme : Affirmation selon laquelle l'idée générale, le concept se réduit au non et aux conventions du langage.

Ainsi par exemple : le terme général « d'homme » n'est qu'un nom qui désigne une multitude d'individus. Le nominalisme s'oppose au réalisme, des idées de Platon qui affirme que l'universel est une idée existant réellement dans un milieu intelligible et dont les individus sensibles ne sont que la copie. Le nominalisme se différencie aussi du conceptualisme qui affirme que l'universel est une idée formée par l'esprit à partir des données sensibles selon un processus d'abstraction.

Norme, Normal : Idéal ou règle permettant de juger ce qui est :

Le normal : conforme à la norme, le plus fréquent des cas . En ce sens , **opp.** Pathologique.

Noumène : Objet propre de la pensée : Chez Kant, chose en soi pensable, mais non connaissable, car elle n'est pas objet de l'intuition.

Ontologie : Science de l'être en tant qu'être. C'est une des parties de la métaphysique. Voir ce mot.

Obscurantisme : Attitude ou doctrine qui s'oppose aux sciences, à la pensée rationnelle et à leur diffusion.

Objectif (adj) :

- Qui concerne l'objet, notamment « réalité objective », existence matérielle en dehors de la conscience, accessible par les sens
- Se dit d'une connaissance conforme à la réalité objective (à distinguer d'impartial)
- Se dit d'une pensée qui fait l'accord de tous **opp.** Subjectif.

Objet : Tout ce sur quoi porte l'activité du sujet, qu'elle soit perception, action ou connaissance.

Obligatoire : Qui découle d'un devoir moral ou légal. A distinguer de nécessaire.

Observation : Attention portée aux phénomènes. **opp.** Expérimentation

Obstacle épistémologique : Toute cause de stagnation, d'inertie ou de régression des sciences (Bachelard).

Opinion : Croyance dont on ignore la certitude ; type inférieur de connaissance.

Ordre : Relation régulière entre les termes, ou des choses (à ne pas confondre avec un commandement).

Organe : Partie d'un être vivant liée par des fonctions à l'ensemble de l'organisme

Organique :

- Qui est de la nature d'un organisme vivant
- Qui réalise une finalité interne. **Opp.** Mécanique

Organisme :

- Être vivant formé d'organes qui coopèrent entre eux
- Plus généralement, ensembles des **parties** formant un tout qui a une finalité interne

Origine : commencement, principe ou fondement de quelque chose (ne pas confondre originel et original).

Orthodoxie, Hétérodoxie :

- L'orthodoxie consiste à partager l'opinion reçue supposée correcte (**orthos** = correct)
- L'hétérodoxie (**héteros** : autre) est le fait d'avoir une opinion différente de l'opinion reçue.

Paradoxe :

- Opinion contraire à l'opinion ordinaire, mais source de vérité
- En log : contradiction issue d'un raisonnement formellement correct.

Paralogisme : Raisonnement formellement faux. Voir sophisme

- Étude théorique et normative de l'action selon le bien. Syn. Ethique.

Parfait : Qui ne peut être plus grand ni meilleur qu'il n'est. A distinguer d'infini

Parole : Langage mis en action. A distinguer de langage (Voir ce mot)

Particulier : Qui ne concerne que quelques espèces d'un genre. **Opp.** Universel. Voir général, singulier.

Partie : Voir tout.

Passion : Fait de subir en général (**opp.** Action) plus précisément des émotions ou des sentiments violents.

Pathologie :

- Sens classique : passif, subi- Voir passion
- Sens moderne : qui relève de la maladie. En ce sens **opp.** Normal.

Pensée : Ensemble de l'activité psychique (Voir ce mot)

Perception : Représentation sensible des objets présents. Voir image, imagination, mémoire.

Personnage : Ce qui paraît de l'individu

Personnalisme : Courant philosophique contemporain qui met la personne au principe de la philosophie.

Personnalité : Formes spécifiquement humaine de l'individualité psychique. (voir ce mot)

Personne : Unité et originalité d'un individu humain.

Phénomène :

- Ce qui apparaît, se manifeste
- Chez Kant, ce que les choses sont pour nous, connaissables selon notre faculté de connaître. **Opp.** Noumène
- Ce qui apparaît à la conscience

Phénoménologie :

- Approche de l'être des choses par leur manifestation. Voir phénomène
- Chez **Husserl** et depuis, méthode pas atteindre les essences à partir des faits de conscience.

Philosophie :

- Amour de la sagesse (voir ce mot)
- Science par excellence de l'être, des principes, de l'universel
- Les débats contemporains sur sa définition portent sur sa fonction théorique, sociale, politique.

Physique : Qui est de la nature du monde extérieur (même notre corps en ce sens). Voir métaphysique).

Pluralisme : Coexistence de plusieurs réalités irréductibles entre elles, ou de plusieurs opinions en débat.

Positif : Qui concerne le réel, et non pas le chimérique. Voir ce mot

Positivisme, néo - positivisme : Philosophie issue d'Auguste (milieu du XIX^e siècle), renoué par le cercle de Vienne, qui s'oppose à toute métaphysique et qui affirme que la connaissance scientifique représente la maturité de l'esprit humain.

Par extension, le positivisme désigne toute doctrine qui **affirme** que le progrès de la connaissance et le progrès social dépendent exclusivement de celui des sciences.

Possible :

- Qui n'implique pas contradiction (recouvre le réel, mais pas seulement). **Opp.** Impossible.
- Contingent : non réel. **Opp.** Nécessaire.

Postulat : Proposition première, non évidente, nécessaire à la construction d'un système logique. Voir axiome.

Pour – Soi :

- En soi élevé à la conscience de soi (Hegel) voir en – soi
- Mode d'être de la conscience (Pour Socrate).

Pouvoir :

- Sens général : Puissance effective
- Pol. Puissance légale. Voir puissance.

Profane : **Opp.** Sacré

Puissance : Capacité virtuelle d'être ou d'agir. Voir acte

Pragmatisme : Philosophie développée par William James (deuxième moitié du XIX^e siècle) qui fait de l'utilité pratique le seul critère du vrai. Est vrai, en somme, ce qui réussit.

Pratique, Praxis :

- Class : Ce qui concerne l'action morale et politique
- Marx : Activité sociale de production matérielle. Voir théorie.

Prédicat : Ce qui est affirmé ou nié d'un sujet logique (voir ce mot). Voir attribut.

Préjugé : Opinion qui ne résulte pas d'un jugement critique.

Premier : Antérieur logiquement et chronologiquement. Opp. Second.

Premisse : Proposition sur laquelle on s'appuie pour affirmer la conclusion.

Présupposé : Condition préalable d'un exposé, ou d'une réalité.

Preuve : Tout ce qui oblige l'esprit à reconnaître une vérité par une relation exacte entre deux (2) termes.

Primat : Position première d'un terme, ou d'une réalité, par rapport à un autre (sans jugement de valeur)

Principe :

- Réalité première qui fonde un être
- Proposition première qui fonde un énoncé ; voir premier (souvent dégagé après coup, est considéré comme résultats de la démarche).
- Énoncé d'une règle de conduite (Adj. Principe)

Probable : Ce dont l'éventualité est calculable (probabilités)

Problématique :

- Adj. : dont l'existence, la vérité, la réussite est douteuse.
- Nom : Art de poser un problème.

Problème : Formulation théorique d'une question munie des données nécessaires.

Procès, Processus : Du latin *procedere* qui signifie « aller en avant ». Chez Marx, désigne le développement interne d'une réalité à travers des moments contradictoires.

Progrès : Processus orienté vers une fin (but) ou une valeur

Propre : Voir espèce

Propriété : Qualité qui appartient essentiellement à un être. Syn. Qualité.

Psychique, Psychisme : Tout ce qui est dans l'individu concerne l'esprit, la pensée. Opp. Physique, corporel.

Psychologie :

- Class : Science de l'âme
- Mod. Science du psychisme.

Qualité : Détermination interne d'une chose. Syn. Propriété.

Quantité : Détermination externe mesurable (grandeur, nombre, etc).

Radical : Qui va à la racine des choses.

Raison : Faculté de pensée par abstraction et selon les règles logiques (sens class : entendement).

Raisonnement : Opération mentale qui fait passer de façon réglée des prémisses à la conclusion ; (nombreuses formes : déduction, induction, récurrence...).

Rationalisme :

- Attitude méthodique et critique. Opp. Irrationalisme
- Position philosophique selon laquelle la connaissance dérive entièrement ou partiellement de la raison, non pas de l'expérience. Opp. Empirisme.

Rationnel : Qui caractérise la raison, ou qui en émane.

Réalisme : Affirmation du primat de la réalité, indépendamment de la connaissance, que cette réalité soit celle des choses ou des idées. Voir conceptualisme, idéalisme, nominalisme, matérialisme.

Réel :

- Ce qui est
- Ce qui est dans l'être, non dans la pensée (mais on affirme souvent la réalité des idées).
- Ce qui est, non ce qui doit être . **Opp.** Idéal
- Ce qui est fait. **Opp.** Possible (qui est seulement non contradictoire).

Reflet : Marxisme : Processus de reproduction de la réalité matérielle dans la pensée.

Réflexion : Retour de la pensée sur elle – même lorsque c'est sa relation à l'objet qu'elle étudie.

Refoulement : Psch : Processus psychique qui rejette de la conscience les faits, des désirs, des pensées. Voir ça, moi, sur – moi.

Règle : Formule exprimant ou précisant ce qui doit être fait. A distinguer de norme.

Régulation : Relation interne des composantes d'un système qui règle le fonctionnement.

Relatif : Qui est lié à quelque chose d'autre. **Opp.** Absolu.

Religion : Système de croyances (dogmes) et de pratiques (rites et interdits) relatives au sentiment de divinité et unissant en une même communauté morale tous ceux qui y adhèrent.

Névrose : Affection mentale caractérisée par la conscience claire-et douloureusement-ressentie d'un conflit psychique.

Psychose : Trouble mentale. Elle est bien plus grave que la névrose. Elle ne constitue pas seulement une altération des rapports avec autrui (névrose), mais par une rupture des relations avec autrui ; l'individu s'enferme alors dans « son » monde, dont il ne peut plus sortir. C'est pourquoi, alors que le névrosé souffre de ses troubles et en a une conscience aiguë, le « psychotique » évolue naturellement dans son univers propre, avec la conviction absolue que ses pensées ont un **caractère** tout à fait normal : bref, le psychotique est si profondément atteint qu'il n'éprouve même plus la volonté – et n'a plus le pouvoir – de redevenir normal. Au nombre des psychoses les plus typiques figurent la manie, certains cas de mélancolie, la schizophrénie, la paranoïa.

Sujet :

- Dans le vocabulaire politique, « les sujets d'un principe » sont les individus soumis à son pouvoir souverain.
- En grammaire, il désigne une fonction dans la phrase.
- En logique, le sujet est le terme dont on affirme ou dont on nie quelque chose.
- A partir de Descartes, le mot sujet est réservé à l'être connaissant par opposition aux êtres qu'ils connaît et qui reçoivent le nom d'objets.

Spéculation, Spéculatif :

A ces deux (2) termes, la langue courante ajoute spéculer et spéculateur ; ces termes ont alors trait à la Bourse. Le vocabulaire philosophique m'emploie que spéculation et spéculatif, qui n'ont vraiment rien à voir avec la Bourse.

Spéculation est synonyme de Théorie et s'oppose à action ou pratique.

La technique n'est pas spéculative, car elle a un but pratique (comment faire telle chose ?).

La spéculation, s'est la pensée qui n'a d'autre objet que la connaissance pure : les mathématiques, la métaphysique, la physique théorique sont des spéculations.

Kant forge un peu le sens de l'adjectif spéculatif, en appelant ainsi ce qui concerne des objets inaccessibles à l'expérience : l'existence de Dieu ou l'immortalité de l'âme sont des objets spéculatifs de la raison.

Scientisme : Attitude philosophique qui ramène toute connaissance au savoir scientifique conçu de façon positive. Du point de vue du scientisme, les problèmes philosophiques peuvent être résolus par la science.

Sensualisme : Conception selon laquelle toutes les connaissances viennent des sens.

Scolastique : Philosophie enseignée par l'Eglise Catholique au Moyen Age et jusque vers le XVII^e siècle qui consistait essentiellement dans l'exégèse des textes d'Aristote et de son école (adapté au dogme chrétien).

Plus généralement, on qualifie de scolastique toute pensée présentant un caractère formaliste ou se réduisant à des formules scolaires.